41e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 37 11 SEPTEMBRE 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète	18 fr.
	Édition partielle	12 fr.
ÉTRANGER	Édition complète	23 fr.
	Édition partielle	17 fr.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Étranger elle coûte 2 fr. 50

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Bibliographie de Pascal, 577. — II. Pascal et Newton, 577. — III. Pascal et l'apologétique, 580. — IV. Pascal et S. Ignace, 585. — V. Jansénistes d'Anjou ; dom Gerberon, 587 ; journaux et pamphlets au XVIIe siècle ; Bossuet, 589 ; Fénelon, 590. — VI. Le berceau de la distinction janséniste du fait et du droit, 590. — VII. Etude et vie intéreure, 591 ; éclectisme de théologiens ; la France nation musulmane ; Ronsard apologiste ; examen de conscience d'enfant ; suivre Dieu toujours, 592.

PRÉDICATION

Cours de prônes sur le Credo. — VII. Dieu créateur, 481.

Panégyrique de S. Matthieu. — L'Apôtre et l'Evangéliste, 483.

Panégyrique de S. Michel archange. — *Princeps magnus*, 485.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — LII. *16e Dimanche après la Pentecôte :* La famille sans Dieu, 487.

Sermons pour l'Adoration perpétuelle. — III. Les leçons de cette fête, 488.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XXIII. Le miracle à Lourdes, 490. — XXIV. Les Eglises luthérienne et anglicane au XIXe siècle, 491. — XXV. Le cardinal Lavigerie et la traite des noirs, 494.

PETIT COURRIER

Q. — Je serais très reconnaissant à l'*Ami* de m'indiquer : 1° quelques ouvrages sérieux pour un Cercle d'études de jeunes filles dont je viens d'être chargé. Ces jeunes filles ont leur brevet supérieur ou leur brevet simple. On ne traitera pas, pendant quelque temps, de questions sociales ; — 2° un ouvrage ou une revue répondant aux principales objections courantes.

R. — Ad I. Voir le *Cours supérieur de religion*, de Mgr Prunel, en 5 vol. à 7 f. 50 l'un ; — le Cours de religion de Boulenger, *Dogme*, 1 vol., *Morale*, 1 vol., *Sacrements*, 1 vol., *Apologétique* (très développée), *Histoire de l'Eglise* (cours supérieur), Lyon, Vitte, et nombre de travaux *spéciaux* dont il est parlé ici et dont c'est à vous de voir si le sujet et la manière en répondent à vos désirs et à vos besoins.

Ad II. Voir réponse donnée *couv.* du 17 juillet. Il y a des réponses excellentes partout, même dans des livres de sermons, comme ceux du P. Vuillermet, *Les Sophismes de la jeunesse*, ou *Les Divertissements*, etc., Paris, Lethielleux : nous ne manquons pas d'indiquer la chose dans nos recensions. Un des recueils les plus courus et les plus pratiques est celui de Mgr Gibier, en 2 parties, *Objections contre la religion*, 2 vol., 16 f., *Objections contre l'Eglise*, 2 vol., 16 f., Lethielleux ; et tout Mgr Gibier d'ailleurs va au-devant des objections, des préjugés ; tout Mgr Gibier, et nombre d'autres bons livres.

Q. — Je voudrais donner à des religieuses contemplatives une suite de conférences sur les Evangiles. Prière de m'indiquer un ou plusieurs ouvrages substantiels et onctueux pouvant convenir à ce genre d'auditoire... Pour les paraboles évangéliques, l'*Ami* recommandait naguère Lacouture, Monsabré, Mgr Pichenot. Lequel de ces auteurs dois-je me procurer ?

R. — Pour nos confrères du ministère paroissial, c'est Mgr Pichenot que nous aimons à recommander comme le plus pratique ; et il faudrait plaindre des religieuses, même contemplatives, qui ne trouveraient pas à s'y alimenter. Un livre qui n'est pas rédigé sous forme de sermons, mais qui est le plus riche de tous en données faciles à utiliser, aussi pittoresques que pratiques et complètes, ce sont les *Paraboles* du P. Ollivier, in-8, 8 f., Lethielleux.

Sur l'Evangile en général, ce qu'il y a de mieux pour le moment, tout ensemble de plus pratique et de plus scientifique, c'est le *S. Matthieu* du P. Durand, S. J., in-8 cour. de XIV-500 p., 14 f., *franco* 15 f. 50, Beauchesne : fait partie d'une série qui comprendra des Commentaires séparés des IV Evangiles, à paraître sous la direction du

P. Huby et sous le titre générique de VERBUM SALUTIS. Le *S. Marc* sera l'œuvre du P. Huby lui-même (paraîtra très prochainement). — Mine très riche aussi que le P. Suau, *Méditations quotidiennes tirées du N. T.*, in-12 de 850 p., 9 f., de Gigord, et (mais pour Evangiles des Dimanches et Fêtes seulement) Gondal, *Pour mes homélies*, 2 vol. in-8, à 10 f. l'un, Lethielleux, ou les 3 vol. de *Dominicales* de Duplessy, à 7 f. 50 l'un, Téqui. Pour religieuses, utiliser surtout *L'Evangile intime*, de M. Sauvé, en 4 vol., *Vie cachée, Vie publique, Vie souffrante, Vie glorieuse*, à 7 f. 50 l'un, de Gigord. Et si vous voulez une mine inépuisable, prenez les Evangiles du grand *Cursus* des Jésuites, *S. Matthieu*, 2 vol., 45 f., *S. Marc*, 17 f., *S. Luc*, 24 f., *S. Jean*, 22 f. 50, Lethielleux : c'est un peu cher, mais c'est d'une richesse où vous ne vous lasserez pas de puiser.

Vous serez ravi aussi d'une nouveauté qui nous arrive à l'instant et dont nous allons bientôt parler : *Avec Jésus formant ses prêtres*, par J. Grimal, de la Soc. de Marie, 2 vol. de 500 p. chacun, 12 f., port en sus, Lyon, Vitte. Cela a été composé pour séminaristes ou novices ou scolastiques ; c'est tout l'Evangile en somme qui est étudié ici sous le point de vue spécial de la vocation et de la formation ecclésiastique ou religieuse, et nous dirons ailleurs avec quelle science et quelle onction pénétrante. On y goûte le fruit parfumé et savoureux de toute une vie vouée à la formation des clercs dans nos Séminaires de France, puis des novices et scolastiques dans les maisons américaines de la Société à laquelle appartient l'auteur.

Q. — Prière d'indiquer quelques bons livres pour préparer des retraites mensuelles ecclésiastiques ou des conférences pieuses à des ordinands.

R. — Abbé Planus, *Le Prêtre*, 3 vol. in-12 à 4 f. 50 l'un, Paris, de Gigord ; — Mgr Lelong, *Le bon pasteur* et *Le saint prêtre*, 2 vol. in-12 à 6 f. 75 l'un, Téqui ; — P. Tissot. *Discours et notes de retraites ecclés.*, in-8, 5 f., Beauchesne ; — P. Desurmont, *La charité sacerdotale*, 2 vol. in-8, 12 f., Téqui ; — Mgr Hedley, *Retraite*, in-8, 8 f., Lethielleux ; — Mgr Gouraud, *Directoire de vie sacerdotale*, in-16, 7 f., Beauchesne ; — P. Caussette, *Manrèze du Prêtre*, 2 vol., Paris, Berche et Baston ; — card. Gibbons, *L'ambassadeur du Christ*, 8 f., Lethielleux ; — Mgr Morganti, *Sic orabitis*, ibid. ; — *Retraite de dix jours pour les prêtres*, par un Père S. J., 4e édit., in-8, franco 5 f. 80, chez M. Hippolyte Costes, 1, place Ste-Scarbes, à Toulouse ; — etc.

Q. — Je me propose de faire une série d'instructions sur *la ferveur*. Quels ouvrages consulter ?

R. — Mgr de Gibergues est ce qu'il y a de mieux : *La ferveur*, in-12, 2 f., Paris, de Gigord. — Voir en outre *L'Amour de Dieu*, de Mgr Lenfant, et *La Flamme de l'Apostolat*, du même, à 3 f. 50 l'un, ibid. ; — *Marie intime*, de M. Sauvé, 12 f., *Le Prêtre intime*, du même, 12 f., *Les Litanies du Cœur de Jésus*, du même, 7 f. 50, ibid. ; — Mgr Gay, *Vie et Vertus chrétiennes*, 3 vol., Tours, Mame ; — S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu* ; — P. Jean, *Instroduction à la vie de victime*, 1 f., Lyon, Vitte ; — *Le Christ vie de l'âme*, de dom Marmion, 9 f., Lethielleux ; — etc.

Q. — Je cherche un livre contenant des instructions sur chaque Epître du dimanche, dans un genre correspondant aux homélies sur les Evangiles.

R. — Vous trouverez à prendre dans Guillois, *Les Epîtres et les Evangiles des dimanches et des fêtes*, un vol. in-12, Le Mans, libr. Bienaimé-Leguicheux, 15, rue Marchande ; dans Gaume, *Ep. et Ev. des dim. et des fêtes*, 44e édit., in-18 cart., 1 f. 40, Lyon, Vitte. — Le mieux serait d'étudier dans un bon commentaire les péricopes liturgiques, v. g. dans Cornelius a Lapide, ou S. Thomas, *In omnes S. Pauli Epistolas Commentaria*, 2 vol. in-8, 40 lires, Turin, Marietti (1924). — Si vous lisez l'italien, Giuseppe Perardi, *Vita cristiana*, homélies dogmatiques et morales sur les Epîtres dominicales, 3 vol. in-18, 20 lires, Turin, Lega internazionale Cattolica editrice (1923).

Q. — 1° Quel est le meilleur commentaire en français des Epîtres de S. Paul ?

2° Quelle est la revue dans laquelle la Commission chargée d'interpréter le nouveau Code fait connaître ses décisions ?

R. — Ad I. Lisez d'abord le *S. Paul* du P. Prat, in-12, 3 f. 50, Gabalda ; puis le *S. Paul traduit et annoté* par le P. Lemonnyer, in-18, franco 3 f., éditions Publiroc, à Marseille. Vous chercherez ensuite l'explication des passages plus difficiles dans *La Théologie de S. Paul* du P. Prat, 2 vol. in-8 de chacun VI-610 p., à 24 f. l'un, chez Beauchesne. A moins que vous ne vous contentiez de l'*Explication des Epîtres de S. Paul* du P. Bernardin de Picquigny, 4 vol. in-12, environ 12 f., Gabalda.

Ad II. Ces décisions sont publiées dans les *Acta Apostolicæ Sedis*, Rome, Typographie Vaticane, 24 f. par an. Nous les reproduisons intégralement dans l'*Ami*.

Q. — Est-ce que la *Méthode de brévigraphie* de M. Raoul Duval, dont il a été question en 1920, p. 158, en bas de la 2e col. du Petit Courrier, a été imprimée ?

R. — Oui ; en vente chez Bret et Ghilini, 44, rue de Verneuil, Paris 7e ; 4 leçons, 8 pages, 10 fr.

Q. — Que connaissez-vous de meilleur sur la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, son histoire, texte de la loi, conséquences, etc. ? Le prêtre qui vous consulte a déjà Narfon, et la collection des numéros des *Questions Actuelles* qui se rapportent à cette matière, mais les trouve insuffisants.

R. — Vous aurez les textes juridiques dans le *Manuel des Cultes* édité par la libr. Dalloz, 11, rue Soufflot, Paris 5e ; abbé Crouzil, *Le régime légal du culte catholique*, in-8 (Action Populaire, 1911, épuisé) ; — un abondant recueil de « cas vécus » et de savantes études pratiques dans la collection de notre *Jurisprudence* depuis cette époque ; — un consciencieux dossier de la politique religieuse française dans *Les luttes présentes de l'Eglise*, d'Yves de la Brière, 5 séries parues, la 1re (1909-12) à la Bonne Presse, 6 f., les suivantes (1913-21) chez Beauchesne, 7 f. 50 ; — et, sur deux conséquences de la Séparation, Maurice Barrès, *La grande Pitié des églises de France*, in-12, Paris, Emile-Paul (cf. *Ami* 1914, p. 392). et Henry Bordeaux, *La glorieuse misère des Prêtres*, in-16, 7 f., Paris, Bloud et Gay (*Ami* 1924, p. 140).

Q. — Où pourrais-je me procurer le petit *Summarium Theologiæ moralis* d'Arregui ?

R. — Chez l'éditeur, librairie Elixpuru, à Bilbao (Espagne), 7 pesetas.

Q. — L'*Ami* voudrait-il m'indiquer un livre de messe, avec cantiques très simples, pour enfants se préparant à la Première Communion ?

R. — *Manuel paroissial* de St-Sulpice, cartonné 2 f. ; *Abrégé du Manuel paroissial*, 0 f. 50, Lethielleux.

POUR LE VIN DE MESSE
s'adresser R. C. Largentière 1.699
aux PÈRES TRAPPISTES
de N.-D. des Neiges, par LA BASTIDE (Lozère)

41e ANNEE (5e SÉRIE) N° 37 11 SEPTEMBRE 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Bibliographie de Pascal. — II. Pascal et Newton. — III. Pascal et l'apologétique. — IV. Pascal et S. Ignace. — V. Jansénistes d'Anjou ; dom Gerberon ; journaux et pamphlets au XVIIe siècle ; Bossuet ; Fénelon. — VI. Le berceau de la distinction janséniste du fait et du droit. — VII. Etude et vie intérieure ; éclectisme de théologiens ; la France nation musulmane ; Ronsard apologiste ; examen de conscience d'enfant ; suivre Dieu toujours.

I. — Le Cahier IV des *Archives de Philosophie* (sur cette publication, voir *Ami* 1923, p. 190, et 1924, p. 46) est tout entier donné à un **Essai bibliographique des** PENSÉES **de Pascal,** œuvre de M. Albert Maire, bibliothécaire honoraire de la Sorbonne (in-8 raisin de 212 p., Paris, Beauchesne). Ce n'est pas un travail improvisé : M. Maire l'a commencé dès 1884. Ce n'est pas non plus un travail complet : M. Maire se propose de l'étendre à tout l'ensemble des Œuvres de Pascal. L'achèvera-t-il jamais ? Mais y a-t-il jamais quoi que ce soit d'achevé en fait de bibliographie ? Tant qu'il y aura des hommes, et qui écriront, la bibliographie sera en état de croissance. Tel qu'il est, l'*Essai* de M. Maire constitue un trésor inestimable, et sera désormais aux mains de quiconque voudra être au courant de la littérature pascalienne.

On y trouvera la nomenclature d'abord des *Editions du* XVIIe *siècle,* au nombre de plus de trente (en y comprenant les quelques éditions du *Discours* de Filleau de la Chaise *sur les* PENSÉES), avec description minutieuse de chacune ; — éditions ensuite *du* XVIIIe *siècle,* vingt-six ; — éditions *du* XIXe *siècle,* environ quarante-cinq antérieures à la célèbre édition des *Pensées, Fragments et Lettres* « publiés pour la première fois, conformément aux mss. originaux en grande partie inédits, » par Prosper Faugère, en 1844, en 2 vol. in-8 (seconde édition, revue et corrigée, 1897, Leroux) ; éditions innombrables ensuite ; éditions aussi de *Choix et Extraits des* PENSÉES ;

Traductions : allemandes (la 1re en 1710, puis 1777, 1793, etc.), anglaises (en 1688, 1704, 1727, 1741, 1749, 1751, etc.), danoises (la 1re en 1866), espagnoles (Madrid 1805), hollandaises (dès 1686), italiennes (Turin 1767, traduction de l'abbé Gauchat, dirigée contre la critique du Signor Voltaire ; autres traductions à Vicence, 1784, à Venise, 1821, etc.), magyares (en 1890), polonaises (la 1re en 1780), russes (la 1re en 1784) ;

Bibliographie ensuite des *Comptes rendus* des éditions du XVIIe siècle et des siècles suivants ;

Bibliographie enfin des travaux divers publiés en toutes langues sur ou autour de Pascal : il y a là une liste extrêmement riche, qui remplit 85 pages du travail de M. Maire. C'est ici surtout que M. Maire a eu conscience sans doute de demeurer incomplet. Evidemment il ne pouvait tout énumérer ; il y avait un choix à faire. Mais personne n'était mieux que lui à même d'y réussir ; et tous les pascalisants lui en garderont reconnaissance.

II. — Le tricentenaire de la naissance de Pascal l'an dernier a inspiré quantité de travaux ; et la série n'est pas close. On en a signalé ici un certain nombre : *Ami* 1923, pp. 321-328, 385-397, 465-477, 538-541, 609-612. En voici un qui est postérieur à la célébration des fêtes du tricentenaire *(Revue de Paris,* 15 nov. 1923) et dont nous voulons dire un mot, ne fût-ce qu'à raison de son signataire même, M. Paul Painlevé, l'ancien collaborateur d'Henri Poincaré, le contradicteur d'Einstein, l'homme qui présida jadis l'Académie des Sciences respectueuse et qui depuis a préféré présider autre chose aussi peu académique que possible.

M. Painlevé donc s'est demandé « *pourquoi Pascal n'a pas devancé Newton.* » Pourquoi ? Il l'aurait pu. Il a été au moment de réaliser les découvertes qui avant la fin du siècle devaient immortaliser Newton [1]. Sa théorie des combinaisons et des triangles arithmétiques le mène à un pas du binôme de Newton. Son analyse différentielle de courbes particulières est si sûre, si parfaite de méthode et de langage, qu'il lui suffirait de donner une forme générale aux questions qu'il s'est posées pour obtenir la réponse sans nouvel effort et créer le calcul infinitésimal. Quand la conversation d'un bel esprit l'amène à méditer sur les probabilités, non seulement il résout aisément les problèmes précis qu'il rencontre, mais il pressent la portée du nouveau calcul. Si le hasard intervient dans certains phénomènes et si nous en embrassons un nombre *très grand,* les hasards particuliers se contrarient et s'annulent, à une erreur négligeable près : lors donc que nos sens ne perçoivent que *le phénomène d'ensemble,* on peut dire que ce phénomène obéit à une loi simple et précise, puisque le hasard s'en trouve éliminé d'autant plus parfaitement que sont plus nombreux les phénomènes imperceptibles qui composent le phénomène résultant. C'est sur cette idée fondamentale que repose la *Physique statistique,* qui constitue aujourd'hui une des branches essentielles de la science.

[1] Les *Philosophiæ naturalis principia mathematica* de Newton ont paru à Londres en 1687 ; son *Traité d'optique,* en 1704 ; son *Arithmétique universelle,* en 1707 ; sa *Methodus differentialis,* en 1711 ; etc. — Né 1642, † 1727.

Mais, si Pascal est arrivé ainsi au bord d'un champ plus vaste de découvertes, pourquoi n'a-t-il pas fait le dernier pas ? S'il lui suffisait, pour devancer Newton et Leibniz, de généraliser les problèmes qu'il a résolus, pourquoi lui, l'esprit synthétique par excellence, lui qui à seize ans dominait d'un point de vue si élevé la théorie des coniques, pourquoi s'est-il arrêté devant un effort si naturel ? Puisqu'il était maître, au fond, des règles du calcul infinitésimal, maître également des principes de la Mécanique alors connus, pourquoi n'a-t-il pas appliqué cette maîtrise au problème le plus grandiose que le *cosmos* posait aux hommes de son temps, au système de Copernic et aux lois de Kepler ?

M. Painlevé, naturellement, impute la chose à l'ascétisme de Pascal (comme avait déjà fait Voltaire). C'est, dit-il, « que le savant n'est chez Pascal qu'une des faces de la personnalité, qu'il est avant tout un des plus hauts lyriques de l'anxiété humaine et que sa grande âme tourmentée a poursuivi, hors de la science, la recherche des certitudes absolues dont elle avait soif » :

C'est à trente ans, en pleine gloire, en pleine invention scientifique, alors qu'il vit dans le siècle et prend part aux plaisirs du monde, que Pascal est brusquement envahi d'une sorte de lumière intérieure qui lui montre la vanité de toutes les choses auxquelles il s'est attaché jusque-là. En regardant « l'univers muet et l'homme égaré dans ce coin de l'univers (c'est Pascal qui parle), sans savoir ce qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, » il entre en effroi « comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte effroyable et qui se réveillerait sans connaître où il est, sans moyen d'en sortir. » — Où trouver un appui contre un tel désespoir ?...

Lutte douloureuse qui dure des mois, où il est suspendu comme dans le vide « entre le monde que son pied repousse et Dieu qui ne l'appelle pas encore. » Lutte qui se termine en cette nuit d'extase du 23 novembre 1654 où le Christ aux bras étroits de Jansénius le prend tout entier [1]...

Or, 1° c'est de la seconde moitié de 1654, donc de ses mois de plus grande angoisse, que datent le *Traité du triangle arithmétique,* le *Traité des ordres numériques,* etc., etc., ainsi que sa correspondance avec Fermat sur la probabilité et la règle des partis, cf. *Ami* 1923, p. 390 : M. Painlevé est brouillé avec les dates : l'angoisse de Pascal n'a pas été le moins du monde une gêne pour son cerveau ; — et 2° cette angoisse n'était point du tout ce que M. Painlevé imagine, l'angoisse d'un homme qui s'effraye de ne rien savoir du problème de son origine et de sa fin : Pascal n'a jamais été troublé dans la sérénité de sa foi ; Pascal a toujours su d'où il venait et où il allait ; son angoisse était une angoisse de sentiment. C'était une grâce de « sentiment » qu'il implorait *(Ami* 1923, p. 389), la grâce de sentir Dieu comme il l'avait senti autrefois, et de trouver dans ce sentiment divin le courage dont il avait besoin pour mener à bien son entreprise apologétique. — Car 3° si ce n'est pas pour lui-même qu'il a l'angoisse de la foi, il l'a pour son prochain ; l'infortune de tant d'incroyants ou d'ignorants l'émeut de brûlante compassion, la soif de l'apostolat le dévore : tel S. Paul à travers les rues d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem.*

Sur quoi M. Painlevé de s'écrier : — « Dès lors, Pascal déserte *l'esprit* pour *la charité,* laquelle dépasse l'esprit autant que celui-ci dépasse le corps. Rien ne vaut que de se fondre en Dieu par l'amour. Auprès du problème de notre destinée, quelle vanité que ceux dont s'amuse la curiosité scientifique ! » — Oui, Dieu avant tout ; et le prochain en Dieu. Il n'y a pas d'amour de Dieu authentique sans amour du prochain : l'amour du prochain est le signe auquel le Maître a prophétisé qu'on reconnaîtra toujours les siens, *in hoc cognoscent omnes...* Et réciproquement, il n'y a pas d'amour solide du prochain sans amour de Dieu : une charité qui prétend s'alimenter à une source autre que l'amour de Dieu, une philanthropie qui ne s'inspire que de la « religion de l'humanité, » ne va pas loin. Pascal a été une âme de la plus tendre charité. Nous avons dit l'an dernier l'histoire de sa pauvresse, si caractéristique, l'histoire aussi du pauvre qu'il voulait qu'on installât dans sa chambre de malade, afin que, ne pouvant communier à Jésus-Christ dans son Eucharistie (à cause de sa maladie même), il pût communier au moins avec le Christ dans la personne de ses pauvres.

Et quand Dieu est à sa place dans une âme, tout y trouve place après lui, et s'y meut et s'y développe en toute harmonie et avec une fécondité toute nouvelle. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui nous donne du génie ; mais c'est lui qui, en mettant l'ordre chez nous, nous aide à utiliser, à féconder au centuple les dons naturels reçus de Dieu au jour de notre création, tous les dons de Dieu, sans exception : rien n'est vain de ce qui se fait pour Dieu, pas plus les merveilles du génie scientifique que les humbles travaux du plus simple artisan. C'est au cours des années qui ont suivi la nuit illuminatrice de novembre 1654, au cours de ces années que M. Painlevé suppose stérilisées par la mystique, c'est alors que Pascal jette les bases du calcul de l'infini, formule le principe de l'analyse infinitésimale, découvre la solution complète du problème de la roulette ou de la cycloïde, posé par le P. Mersenne en 1628 et que personne encore n'avait pu résoudre, solution qui, avec les démonstrations dont elle est accompagnée, fait de lui le précurseur immédiat, ou, pour mieux dire, le véritable créateur du calcul intégral. C'est en lisant Pascal que Leibniz (né 1646), venu, à vingt-cinq ans, poursuivre ses études à Paris (dix ans après la mort de Pascal), arriva à la conception précise de la différentielle ; et les formules mêmes du calcul infinitésimal sont nées des annotations mises par Leibniz à une copie du manuscrit de Pascal, où, disait-il, il puisa la lumière : *subito lucem hausi.*

[1] On perçoit dans ces lignes de M. Painlevé comme un écho de la vieille légende romantique d'un Pascal sceptique luttant contre ses doutes et se forçant lui-même à croire dans la violence du désespoir. Ce n'est pas contre la foi que Pascal a eu des doutes ; c'est contre la raison.

Pascal serait-il allé plus loin dans ses découvertes s'il n'avait été absorbé par des travaux d'un ordre autre que le scientifique ? Nous n'en savons absolument rien ; et tout nous porte à croire le contraire. La science n'est pas le tout de l'homme. Aucun savant authentique n'a fait de la science le tout de sa vie. Leibniz et Newton eux-mêmes en sont des preuves éclatantes. Il faut autre chose que la science pour assurer la santé et la fécondité de l'âme humaine ; et les plus grands noms de notre XIXe siècle, Ampère, Cauchy, Gauss, Fresnel, Foucault, J.-B. Dumas, etc., ont cherché et trouvé, dans les œuvres de charité, dans les pensées de la piété chrétienne, ce que ne leur donnait pas le culte seul de la science.

Dire que Pascal jugeait la science inutile ; qu'il jugeait inutile d'approfondir Copernic et Kepler ; lui prêter cette idée, que « les secrets de la nature ne nous regardent pas et que nous n'avons que faire de les connaître, » c'est de la haute fantaisie. Encore moins a-t-il jugé la science dangereuse. Il n'aimait pas Descartes, mais pour d'autres raisons, et fort bonnes, dont nous avons parlé l'an dernier ; il le blâmait de n'employer Dieu qu'à donner une chiquenaude au monde : tout bon chrétien, qui croit à la Providence, en fait autant. M. Painlevé lui prête même la crainte que la science, que les trop vastes problèmes, sous prétexte qu'ils donnent l'illusion de toucher aux causes premières, ne nous induisent en péril d'athéisme : — « Au delà de Descartes, il (Pascal) entrevoit déjà l'astronome fier de sa science qui, un siècle et demi plus tard, interrogé sur Dieu, répondra qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse. »

Cet astronome, c'est Laplace, † 1827. Laplace est mort fort pieusement, en son hôtel de la rue du Bac, muni de tous les secours de la religion, assisté de son curé (paroisse des Missions Etrangères) et du curé d'Arcueil, qu'il avait fait mander lui-même. Le mot qu'on lui prête n'est pas d'une authenticité incontestable ; et en tous cas, il n'a pas nécessairement le sens qu'on lui attribue. Voici l'anecdote. Bonaparte, son collègue à l'Institut, à qui il avait fait hommage de son *Système du monde,* lui aurait dit un jour :

— « Newton, dans son livre, a parlé de Dieu. J'ai lu le vôtre, je n'y ai pas trouvé le nom de Dieu.

— « Citoyen Premier Consul, je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse. »

Laplace, à cette date, n'était certainement pas chrétien ; mais il n'était pas matérialiste non plus. Très pauvre caractère, sans indépendance, sans consistance, toujours à l'affût de la faveur et de la gloriole, il a laissé d'abord, par vanité sans doute, l'anecdote courir le monde, sauf à la démentir plus tard (comme il l'a fait en effet) si les temps devenaient impropices à l'athéisme. Mais son mot même est tout à fait susceptible d'une interprétation qui n'aurait rien d'athée. Voici.

Newton, émerveillé et effrayé tout ensemble des évolutions de tous ces mondes, s'était demandé si une intervention extraordinaire de Dieu ne serait pas nécessaire de temps à autre pour prévenir un heurt, une confusion entre les rouages de cette immense horloge.

Or, un des mérites de la théorie de Laplace, c'est d'avoir mis en lumière la perfection de l'organisation du système du monde, et comment cette horloge est assez bien montée pour n'avoir besoin jamais d'être remontée.

Et ainsi, ce qu'il aurait qualifié « hypothèse, » ce serait non pas l'existence même de Dieu, mais cette intervention extraordinaire de Dieu que Newton appelait à son secours.

C'est à cette exégèse que s'arrêtent deux illustres savants du XIXe siècle : l'un, une des gloires de la science catholique allemande, Mgr Haffner (évêque de Mayence, † 1899), dans son *Das Ignoramus und Ignorabimus der neueren Naturforschung* (1887) : — « Dieu, dit-il, n'est pas le principe immédiat des phénomènes naturels. Il n'est pas non plus directement l'objet des sciences de la nature... Et par conséquent, mis à part le sens fâcheux qu'on a pu y attacher, Laplace était tout à fait en droit de dire : *J'ai exploré le ciel et la terre, et n'y ai pas trouvé Dieu,* tout comme Vogt peut dire qu'il n'a nulle part encore rencontré l'âme et la force vitale dans sa loupe ; » — l'autre, le grand et profondément religieux astronome russe Mädler : — « La réponse de Laplace, dit-il, est tout à fait juste ; car, nous non plus, nous n'avons pas besoin de l'hypothèse d'un Dieu qui vienne améliorer et corriger son œuvre, et nous n'en aurons jamais besoin. L'univers est une horloge, mais ce n'est pas une de ces horloges où l'on a besoin de recourir à l'horloger pour faire marcher ce qui ne veut plus aller... »

Pascal est mort à trente-neuf ans. Songez que, parmi ses pairs, ce n'est qu'à quarante-et-un ans que Descartes formula sa géométrie analytique (1637), et à quarante-quatre (1686) que Newton découvrira la loi de la gravitation ! Pascal a été toute sa vie malade, torturé d'affreux maux de tête, rançon de son génie sans doute. La postérité est en émerveillement devant une telle activité dans un corps si fragile ; et il faut qu'un Painlevé vienne incriminer cette « foi mystique » qui, dit-il, « a retenu et restreint son imagination scientifique. » Et quand ce serait, les *Pensées* et autres fragments « mystiques » valent bien tous les algorithmes du monde et ont été, pour l'humanité, d'un secours d'un tout autre ordre, et autrement élevé.

On n'en croit pas ses yeux quand on voit M. Painlevé établir un parallèle et trouver qu'il n'y a point tant de différence entre l'amour de Dieu chez Pascal et le nirvâna bouddhique, entre Pascal et Nietzsche :

Cet équilibre sans fin au-dessus des passions, où toutes se fondent en une seule, l'amour de Dieu, ce repos sublime que la vie ne trouble plus, mais si désincarné, si détaché de tout lien terrestre, est-il à ce point différent de la *divine mort* « où tout rentre et s'efface » qu'ont chantée nos poètes stoïciens, ou de ce Nirvâna sans désir auquel de l'autre côté de la terre aspirent

les ascètes sacrés ? Entre les paroles de Pascal à Jésus qui lui parle et le silence hautain que Vigny oppose au silence éternel de la Divinité, y a-t-il antinomie ou affinité ? Et si je ne craignais d'inquiéter certaines âmes, j'ajouterais qu'entre les effusions du *Mémorial* et l'*Ecce homo* du grand négateur, du surhomme nietzchéen dont la raison tremble déjà au bord de l'abîme, il existe je ne sais quelle étrange et saisissante parenté verbale...

Pascal a dit : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Ce cri, un des plus beaux que la contemplation de la Passion ait arrachés à âme chrétienne, que croyez-vous qu'il évoque, selon M. Painlevé, « dans l'âme du philosophe »...? *Le calvaire indéfini de l'évolution humaine !*

III. — Nouveautés sur Pascal : **Le Réalisme de Pascal**, par le P. Lahorgue, S. J. (in-8 de VIII-317 p., 20 f., Beauchesne) ; — **Pascal et le problème de la croyance**, par Antoine Malvy, S. J. (in-16 de 114 p., 4 f. 50, Beauchesne) ; — *La Dialectique des* PENSÉES, par Auguste Valensin, S. J., *Etudes* du 5 avril 1924.

Le *réalisme* de Pascal : un titre excellent, et qui tout de suite nous montre Pascal sous un de ses aspects les plus caractéristiques. Pascal « est un physicien ; il a un sens très vif du réel et du concret, » notait déjà feu Boutroux *(Revue des Cours et Conférences,* 24 mars 1898). Il n'aime pas à se mouvoir dans l'abstrait. Il n'est pas de ces philosophes qui commencent par décomposer les choses en leurs éléments, pour considérer ensuite ces éléments à part et les combiner suivant les lois de l'intelligence de manière à en former des touts qui se rapprochent plus ou moins de la réalité. Pascal est l'homme du raisonnement intuitif et direct qui, depuis le point de départ jusqu'à l'arrivée, contemple une réalité précise, géométrique ou physique. Pascal s'attache au concret ; et là est, pour une bonne part, le secret de son emprise sur les âmes. Une éloquence qui se meut dans l'abstrait n'est pas conquérante. Ceux de nos confrères qui ont la pratique de la prédication le savent, par expérience ; et les autres peuvent le savoir par l'Evangile.

Voilà pourquoi, quand il étudie l'homme, Pascal a le sentiment qu'il faut, non pas le disséquer, comme font les psychologues de laboratoire, mais le prendre tout entier, si l'on veut le voir tel qu'il est. — « La philosophie ne vaut pas une heure de peine, » a-t-il dit : entendez la philosophie de Descartes, celle qui se donne pour tâche de décomposer les rouages de l'univers, de reconstruire la machine... « Toute la science des choses extérieures ne me consolera pas au temps de l'affliction »... « Qui suis-je ? D'où est-ce que je viens ? Où est-ce que je vais ? »

« Ce corps dont les moindres impressions ont une telle importance pour moi que rien ne peut réussir à me rendre heureux si seulement j'ai mal aux dents, et qui, en même temps, me paraît parfois aussi distinct de moi que ma maison ou mon vêtement : ce corps de chair, objet de mon amour et de ma haine, qu'est-il dans l'univers, et est-ce moi ? » Qu'il est chétif ! qu'il est ridicule en sa petitesse, en sa faiblesse ! comme il est vrai de dire qu'il n'est rien, mais vrai de dire aussi, par un autre sens, qu'il est tellement extraordinaire en sa grandeur qu'il est lui-même « un colosse, un monde, ou plutôt un tout » par rapport à quoi tous nos univers ne sont rien !

« Et moi, moi qui pense mon corps et tout le reste, que suis-je donc par cette partie de moi qui domine l'espace ? ou plutôt qui le contient, puisque la multitude des astres, si loin qu'elle s'étende, ma pensée l'embrasse ! » Par la pensée, je pèse le soleil, je détourne les torrents, je fais reculer la mer... Quelle grande chose que l'esprit de l'homme !... Grande ? O la pauvre petite chose que ce merveilleux esprit ! Il arrête les fleuves ; mais pour l'arrêter, lui, « pour empêcher ses pensées, il ne faut que le bruit d'une girouette... » Cette incomparable raison, si ferme en sa maîtrise, qu'une mouche bourdonne, et la voilà hors des gonds ! Vous voulez que ce grand philosophe puisse penser : chassez cet animal qui tient son intelligence en échec... « Quel plaisant dieu que voilà ! » Et même quand elle fonctionne normalement, cette pensée, que de tourments dont elle devient la source !

Mais ces tourments, ces incertitudes, ces angoisses, il y a un moyen bien simple d'y échapper : c'est de renoncer à penser. Car, qu'est-ce qui m'empêche d'y renoncer ? Qu'est-ce qui me force à penser, c'est-à-dire à faire consciemment usage de ma raison ? Rien, absolument rien. Si j'use de ma raison, c'est parce que je le veux. Si je ne le veux pas, je ne pense pas. Il est vrai que faire la grève de la pensée, ce serait se condamner à mourir de faim, de froid, de silence et de solitude, et qu' « on ne sort de la raison que pour entrer dans la folie. » Mais toujours est-il que la pensée, quant à son exercice, dépend de la volonté : son jeu, et le déclenchement de ce jeu restent liés perpétuellement au maintien d'une décision qui n'émane pas d'elle, mais *du fonds même et du tréfonds de ma nature.* Nommé l'intelligence et la volonté, il n'y a plus rien, dans l'homme, qui soit au delà. Que cette volonté me dise donc son secret : pourquoi elle est faite, où elle tend...

« Que suis-je, enfin, par cette volonté dont je sens que je puis bien diriger le courant, mais dont la source m'échappe comme si elle était à l'infini ? en sorte que je me sens libre de vouloir ceci ou cela, mais non pas de vouloir ; et qui s'impose avec ce caractère étrange : si haut que j'élève mon choix, son flot le dépasse... »

L'enfant élève son choix à la possession d'un cheval de bois ou d'une poupée ; l'homme mûr, à des choses qui, dès qu'il les touche, ne lui semblent pas moins vaines. Nous nous surprenons à croire, dit le P. Valensin, que si nous obtenions ceci ou cela, nous serions satisfaits à jamais et affranchis de tout désir ultérieur. Erreur. Le cercle qui entoure la volonté s'élargit à mesure qu'elle se déploie pour le remplir ; le but recule ; l'horizon garde ses distances. Le fini m'attire, et en même temps il est incapable de m'arrêter. C'est donc que la force d'attraction qui semble émaner de lui n'est point

véritablement en lui, mais est extérieure à lui, au delà de lui. Enfermez un oiseau dans une prison de verre : il se butera partout au cristal : en conclurez-vous que c'est ce cristal qui l'attire ? Non, puisqu'il voudrait au contraire le traverser. Ce qui l'attire, c'est la lumière que le cristal laisse filtrer, et le paysage qui se peint derrière. De même la volonté : elle brise toutes les prisons de cristal ; elle est faite pour quelque chose qui est plus que tout ce qui est fini ; elle est faite pour l'infini. Et cet infini, supérieur à tout le fini, il n'a qu'un nom en philosophie : c'est Dieu. — « Tu nous as faits pour toi, ô mon Dieu, disait Augustin, et notre âme est agitée jusqu'à ce qu'elle trouve son repos en toi. »

Voilà le mot de l'énigme : — « J'ai besoin d'en avoir le cœur net, dit Pascal... Je veux tirer au clair ce que je suis, ce que je veux, ce que je vaux. »

Ce qu'il est, le voilà : une aspiration vers Dieu, — non vers le Dieu des philosophes, non vers ce Dieu qui est abstrait, qui est un Dieu pour l'esprit, une thèse, une « idée, » — mais vers un Dieu réel, vivant, un Dieu qui me soit « quelqu'un, »

« le Dieu des chrétiens,... un Dieu d'amour et de consolation, un Dieu qui remplit l'âme et le cœur de ceux qu'il possède, un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme, qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même. »

Le P. Lahorgue est mort avant d'avoir revu les dernières épreuves de son travail. Il était missionnaire à Madagascar. Il était un fervent de Pascal. On sent dans ces pages le fruit de toute une vie. C'est un apôtre qui parle d'un apôtre. A travers Pascal, ce sont les âmes qu'il veut atteindre. N'est-ce pas ainsi que Pascal veut être étudié, puisque c'est ainsi qu'il a conçu son œuvre ? Le P. Lahorgue a groupé les fragments de Pascal autour des principes généraux de sa philosophie. Il a écrit une Somme des Opuscules et des Pensées. Le sous-titre nous dit l'envergure de son plan : *Essai de Synthèse philosophique, apologétique et mystique*. — Synthèse *philosophique* d'abord : les lois générales du monde (1° l'exemplarisme, 2° les proportions, 3° la finalité et l'amour : Pascal et Descartes : le Dieu de Descartes, cause efficiente ; le Dieu de Pascal, charité et cause finale) ; la nature humaine ; la connaissance naturelle ; la société et la politique (le royaume de la charité, le royaume de la force ; réalisme et positivisme) ; le réalisme en philosophie (1° dans l'étude de l'homme, 2° dans le règlement de notre activité). — Synthèse *apologétique :* possibilité et moyens de connaître Dieu ; Jésus-Christ, véritable Dieu des hommes ; les preuves de Jésus-Christ (preuves objectives : l'Ecriture : figures et prophéties ; miracles) ; les étapes de la foi, 1° chez l'incrédule savant, 2° chez les simples : pourquoi les arguments moraux font impression sur tous ; la sainteté de l'Eglise, grand motif de crédibilité des simples... — Synthèse *mystique :* entendre ici mystique au sens très large où l'on appelle de ce nom celui qui vit dans l'ordre de la grâce, qui cherche, par la prière et la mortification, à mériter la faveur des consolations, à goûter la douceur de vivre dans la présence habituelle de Dieu, qui se rend attentif aux moindres impulsions du Saint-Esprit. C'est en ce sens que le P. Lahorgue range Pascal parmi les mystiques et nous dit comment il entendait la présence de Dieu, par quelles voies d'oraison et d'ascèse il l'expérimentait, et comment il est devenu le « pénitent réjoui » dont s'accommodait M. Singlin, au témoignage de sa sœur Jacqueline.

Le P. Malvy limite son étude à un seul des nombreux problèmes que pose la philosophie de Pascal : le problème de la croyance. Ce problème, ce n'est pas Pascal qui l'a posé le premier ; mais il est « le premier qui l'ait transporté au grand jour, » hors de l'Ecole, non pour le laïciser, non pour en faire un objet d'étude philosophique et de recherche scientifique, comme on fait aujourd'hui, mais pour l'installer au cœur même de son apologétique, qui n'est point du tout une étude de psychologie religieuse avant l'heure, mais l'effort de son âme pour « aller chercher loin d'elle, dans le doute ou l'indifférence, ceux qu'elle voulait amener aux tranquilles certitudes de sa foi, » à ce qui est le but de l'Apologie : l'humiliation de la raison devant la religion révélée.

Et c'est parce que cette recherche se faisait passionnée, brûlante, tout animée de la dialectique de l'amour, c'est pour cela que ceux de nos contemporains qui se trouvent las de la recherche scientifique, après lui avoir demandé peut-être plus qu'elle n'a jamais promis, reviennent d'instinct à Pascal et lui prêtent volontiers leurs propres inquiétudes. — « De tous les grands écrivains du XVII^e^ siècle, remarquait il y a une vingtaine d'années V. Giraud, c'est assurément l'auteur des *Pensées* qui nous émeut et nous attire le plus, nous, hommes des premières années du XX^e^ siècle. »

C'est ce qui explique que ce vocable de croyance, jadis synonyme de foi, soit devenu de plus en plus envahissant en philosophie et s'applique à toutes sortes d'objets : il y a, outre la croyance religieuse, la croyance historique, la croyance morale, la croyance vulgaire au monde extérieur, aux premiers principes, aux lois de la nature : autant de sortes d'assentiments dont le seul caractère commun est qu'ils échappent (à des titres très divers, il est vrai) à la rigueur de la preuve logique. Le P. Malvy ne s'interdit pas de s'étendre, à l'occasion, à ces divers cas d'adhésion intellectuelle ; mais c'est à la croyance religieuse surtout qu'il s'attache, et elle occupe dans son étude la même place centrale que dans les *Pensées*.

Les *Pensées* nous livrent, — dans son élan natif, préservé par un bienheureux état d'inachèvement de la trop belle rhétorique où elle se fût composée, — une Apologie de la religion chrétienne, une apologie non spéculative, mais pratique, écrite en esprit de foi et en ardeur de charité, non pour porter seulement la conviction dans l'esprit du lec-

teur, mais pour ébranler toute l'âme, pour la réduire au point où elle s'ouvrira à la grâce de Dieu. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour entendre Pascal. C'est de ce point de vue que l'entend le P. Malvy, que l'entendait l'an dernier M. Maritain dans un magnifique travail sur *Pascal apologiste (Revue hebdom.*, 14 juillet).

En matière pratique, c'est à la fin que tout est suspendu. Quelle fin se propose Pascal? Un terme divin : non pas une conviction d'ordre humain, mais la vertu de foi, qui nous fait connaître Dieu non pas comme Auteur des choses, mais dans le mystère incompréhensible de sa déité : *Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit.*

Or, de la foi et de l'acte de foi, Pascal a une idée dont M. Maritain aime à nous faire savourer la sève toute thomiste. Il sait que la foi « est au-dessus » des sens et de la raison, « et non pas contre. » — Il sait qu'elle dépend de la volonté, mais qu'elle reste, étant connaissance, formellement un acte de l'intelligence : *Credere est actus intellectus assentientis veritati divinæ* ex imperio voluntatis *a Deo motæ per gratiam* (S. Th., 2a 2æ, q. 2, a. 9) : « La volonté, dit Pascal, est un des principaux organes de la créance, *non qu'elle forme la créance,* mais parce que les choses sont vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde, » et c'est la volonté qui pousse l'esprit à regarder la face qu'elle aime, et le détourne de considérer la face qu'elle n'aime pas à voir *(Ami* 1923, p. 326).

Il sait que l'acte de foi est simple, et non pas discursif : « Dieu sensible au cœur. » — Il sait qu'obscure à cause de l'inévidence de son objet, la foi comporte néanmoins une lumière propre, qui fait voir toutes choses « d'une façon toute nouvelle, » *quasi oculo Dei,* dit S. Thomas.

Il sait surtout qu'elle est essentiellement surnaturelle, en sorte que sa certitude est en elle-même plus forte que toute certitude scientifique, et que son *motif formel,* — Dieu même se révélant, — est incomparablement supérieur à toute raison et démonstration humaine : — « La foi est différente de la preuve : l'une est humaine, l'autre est un don de Dieu... La foi est un don de Dieu : ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. »

S. Thomas :

Il y a trois choses qui nous conduisent à la foi du Christ : la raison naturelle, les témoignages de la Loi et des Prophètes, la prédication des Apôtres et de leurs successeurs. Mais quand un homme a été ainsi conduit comme par la main jusqu'à la foi, alors il peut dire qu'il ne croit pour aucun des motifs précédents : ni à cause de la raison naturelle, ni à cause des témoignages de la Loi, ni à cause de la prédication des hommes, mais seulement à cause de la Vérité première elle-même... C'est de la lumière que Dieu infuse que la foi tient sa certitude. *(In Joannem,* IV, lect. 5, n. 2).

Et Pascal :

Cette religion si grande en miracles, saints, pieux, irréprochables, ... si grande en science, après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse, elle réprouve tout cela, et dit qu'elle n'a ni sagesse ni signes, mais la croix et la folie.

Car ceux qui par ces signes et cette sagesse ont mérité votre créance, et qui vous ont prouvé leur caractère, vous déclarent que rien de tout cela ne peut nous changer et nous rendre capables de connaître et aimer Dieu, que la vertu de la folie de la croix, sans sagesse ni signes; et non point les signes sans cette vertu...

Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux.* Et ainsi S. Paul, qui est venu en sagesse et en signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes : car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes.

Ainsi donc les preuves humaines sont requises et nécessaires. Il faut à l'acte de foi des préparations et des justifications rationnelles : — « Il faut ouvrir son esprit aux preuves, » dit Pascal. C'est Descartes qui, en fait d'apologétique, se contente d'être « de la religion de son roi et de sa nourrice » : par où l'on voit le pur rationalisme rejoindre ici le fidéisme, parce que preuves historiques et morales ne sont rien pour lui.

Mais preuves humaines et justifications rationnelles sont la *condition,* non le *principe* de la foi infuse. A la grâce seule le rôle décisif. L'apologétique n'a pas à engendrer la foi, mais seulement à y préparer l'âme. Les âmes sont à Dieu : Dieu seul y entre : quel est ce Roi de gloire? Le Seigneur est ce Roi. — « On agit comme si on avait mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle. » D'où, chez tout véritable apologiste, chez tout véritable apôtre, l'attention à respecter l'opération de Dieu dans les âmes. Avoir la foi, ce n'est pas une chose plus ou moins difficile, comme d'être un Archimède ou un César, mais bien une chose entièrement impossible à la seule nature : *ex Deo natus... renatus ex aqua et Spiritu Sancto.*

C'est à la lumière de cette doctrine de la surnaturalité de la foi, si magnifiquement affirmée par Pascal, qu'il faut étudier les *Pensées.* C'est ce qui nous explique en quel sens il requiert l'intervention du cœur et de la volonté pour assurer l'efficacité de son argumentation. Ce n'est pas dans l'ordre de la connaissance spéculative qu'il se tient, mais dans l'ordre concret et individuel des préparations pratiques de la foi. Il intègre ses preuves à ce grand mouvement d'intelligence et de volonté où il s'agit pour chacun de nous de *sauver son unique,* qui exige la rectification du désir par rapport à la fin ultime, et qui suppose dès le principe les prévenances de la grâce. Si le cœur n'est incliné, ici nulle raison ne vaut : — « Sachez que ce discours est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Etre infini de se soumettre votre cœur... »

Ce qui n'empêche qu'il s'applique à fournir des preuves objectivement valables et contraignantes, en soi. C'est la « crédibilité objective » qui devait former le corps de son apologie : miracles, pro-

phéties, figures... : « fondements indubitables, et qui ne peuvent être mis en doute par quelque personne que ce soit. » — Mais ces preuves d'ordre historique et moral, dont il a esquissé contre les cartésiens la théorie logique et qui sont *en soi* nécessitantes pour la raison, fondées sur des faits donnés extérieurs à notre conscience, c'est *l'enseignement révélé* lui-même qui nous les propose : car Pascal sent bien, avec les thomistes, que la défense rationnelle de la foi doit rester encore sous la régulation de la foi. Et parce qu'elles sont appelées à commander toute notre conduite et qu'elles nous mettent en face d'une fin surnaturelle, elles sont telles, *en fait,* que selon la disposition des cœurs elles éclairent les uns et aveuglent les autres. Ce n'est pas au Dieu des philosophes, c'est au Dieu *caché* de la foi qu'elles nous conduisent.

Le P. Valensin, essayant de recomposer l'itinéraire suivi par Pascal dans sa démonstration apologétique, laisse de côté sa théorie sur la portée du péché originel, sur l'impossibilité d'expliquer les contradictions de la nature humaine sans le péché originel. Cette théorie est fausse. S. Pie V a condamné dans Baius cette proposition : *Deus non potuisset ab initio talem creare hominem qualis nunc nascitur.* Donc on ne peut conclure de notre état actuel à la chute originelle, puisque nous aurions pu être créés, antérieurement à tout péché, dans cet état. Le péché originel est un fait révélé qui se prouve par l'autorité et ne se conclut pas de la nature. Ces exagérations de Pascal étaient courantes de son temps ; on en retrouve trace chez les plus grands, même chez Bossuet ; et aujourd'hui encore, rien n'est plus fréquent dans la chaire que d'expliquer nos misères par le péché originel [1] : ce qui pourrait n'être pas illégitime, à condition de sous-entendre que cette explication, vraie *en fait (vulneratus in naturalibus* HISTORICE *spectatis,* suivant la formule tridentine complétée par la théologie), n'est pas une nécessité *de droit.*

Et c'est peut-être parce que cette vue de Pascal est fausse que certains ont voulu en faire le point central, le carrefour inévitable d'où rayonnent toutes les traverses de son apologétique : c'est le malheur de Pascal (et de plusieurs autres) que des admirateurs maladroits ou de mauvaise foi s'attachent surtout à ses verrues. — Mais, en fait, le système apologétique de Pascal tient parfaitement debout et forme un tout complet sans qu'il soit besoin de l'étayer de cette théorie du péché originel, dont la place est surtout préliminaire. Il s'agit là pour Pascal, essentiellement, non de prouver, mais de disposer le sujet à entendre la preuve, et tout d'abord de le tirer de sa négligence en une affaire dont l'enjeu est lui-même, « et son éternité, et son tout, » de l'amener à chercher la vérité. Art d'ébranler l'âme, où Pascal est maître, de l'ébranler par la peinture brûlante de notre misère, comme aussi par l'argument du pari, qui, si déficient et incomplet soit-il, devient, de ce point de vue, acceptable comme argument *ad hominem,* remède désespéré pour éveiller d'entre les morts ceux qui sont ensevelis dans la chair (*Ami* 1923, p. 322-8). Ebranler, convertir, c'est là tout Pascal. C'est là vraiment « le lieu véritable » de cet immense esprit. L'en arracher, c'est être sûr de le mal comprendre. Le transporter au pays de la spéculation philosophique, sous le signe de la connaissance purement naturelle, alors qu'il est tout entier sous le signe de la foi infuse, c'est le déformer. Voilà pourquoi il peut devenir un maître dangereux et plein de mirages pour ceux qui prétendent vivre de lui en refusant la vie essentielle qui l'anime. Voilà comment tant de faux systèmes, bergsonisme, pragmatisme, idéalisme kantien, d'autres encore, ont pensé le tirer à eux en installant leurs théories dans tous les endroits où l'expression passionnée de Pascal « appuie tout autour, plus sur le faux que sur le vrai. » Il a eu ce malheur, de tomber aux mains des philosophes, lui qui n'est pas de chez eux, lui qui les aime si peu, qui même les méprise, et non sans excès, encore que l'on ait beaucoup exagéré ce que l'on a appelé son irrationalisme, son anti-intellectualisme.

Car, presque tout ce qu'il dit de la faiblesse de la raison, si on le rapporte non à la raison elle-même, mais à ce qu'elle est *de fait* chez la plupart des hommes, un thomiste l'accorderait volontiers : « Nature corrompue, dit-il, l'homme n'agit point par la raison, qui fait son être. S. Thomas va plus loin, dit M. Maritain, et enseigne qu'il est naturel que l'animal raisonnable use le plus souvent mal de sa raison. Personne n'a été, plus que Pascal, raisonneur affamé de « preuves solides. » C'est lui qui a écrit que « toute la dignité de l'homme est en la pensée, » et encore :

> Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car *on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ;* mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté ; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve mais par l'agrément. *Cette voie est basse, indigne, et étrangère...*
>
> La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître. Car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot...
>
> Soumission et usage de la raison, en quoi consiste le vrai christianisme.

S'il subordonne dans la connaissance spéculative le raisonnement au « cœur, » c'est qu'il entend alors par ce mot « cœur » la même chose précisément que les Anciens appelaient *intelligentia,* ou perception immédiate des premiers principes : « Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis... » Mais pour tout le reste, c'est devant la foi seule et la grâce qu'il abaisse la raison. C'est par ordre à la grâce, et pour préparer à la foi, qu'il exige l'intervention du « cœur. » C'est pour opposer la connaissance de Dieu par la foi surnaturelle à toute

[1] Voir le solide livre de M. Chanvillard, *Le Péché originel.*

connaissance philosophique de Dieu, qu'il dit que le cœur sent Dieu, et non la raison : « *Voilà ce que c'est que la foi,* Dieu sensible au cœur, non à la raison. »

Et s'il néglige de faire appel aux preuves rationnelles de l'existence de Dieu, c'est sans doute de sa part défiance incurable à l'égard de la métaphysique et que les vérités d'ordre métaphysique n'avaient que très peu de prise sur lui, son génie exclusif étant trop prodigieusement mathématicien et physicien pour que l'absolue immatérialité de l'abstraction métaphysique lui pût sembler respirable, encore que d'autre part il ait bien senti la force du raisonnement qui nous contraint de monter le long des degrés de perfection jusqu'au premier Etre : « N'y a-t-il point une vérité substantielle, voyant tant de choses qui ne sont point la vérité même ? » — Mais c'est aussi et surtout qu'il n'est pas question pour lui de philosopher, mais de convertir, et que les malades auxquels il s'adresse sont précisément des malades de la raison, atteints de cette hypertrophie intellectuelle qui a pu surexciter magnifiquement dans le domaine mathématique l'activité de la faculté lésée, mais non sans la rendre malhabile aux spéculations supérieures ; des malades à qui il s'agit de montrer d'abord que « ce n'est pas par notre capacité à concevoir les choses que nous devons juger de leur vérité ; » des malades à qui il faut apprendre d'abord à se soumettre au réel, à comprendre que la raison n'évite l'absurde qu'en reconnaissant l'Incompréhensible... « S'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet, » qui seules sont principe de la foi surnaturelle...

Surtout réveillez en eux, dit M. Maritain, le désir naturel de l'absolue vérité. Dites-leur : « Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur ; » dites-leur : « A moins d'aimer la vérité on ne saurait la connaître. » Voilà l'essentiel bienfait de l'apologétique pascalienne, pour lequel tant d'âmes envelopperont Pascal de leur gratitude dans l'éternité. Ce qui est vraiment humain dans cette apologétique, et ce qui fait son efficacité, c'est que, prenant pour acquises, quelle que soit la question de droit, les impuissances rationnelles auxquelles de fait se butent les incroyants, elle les dresse néanmoins tout entiers vers la vérité qu'ils ignorent. En éveillant, lui non philosophe, un désir métaphysique, Pascal, aidé de la grâce, les oriente vers un terme qui dépasse à l'infini la métaphysique. Ce penseur dont le pragmatisme a essayé de se réclamer, le secret de son influence est son amour de la vérité pure, son incoercible sentiment des droits absolus de la vérité sur nous...

Voilà comment on pourrait dégager pour Pascal (comme il demandait qu'on le fît pour « tout auteur ») ce « sens auquel tous les principes contraires s'accordent, » — sinon doctrinalement (car il y a chez lui des contradictions trop marquées), — au moins dans l'intention vivante et centrale. Et ce sens est le sens catholique [1].

Et c'est aussi ce sens qui se dégage de la touchante méditation du P. Valensin devant le masque de Pascal :

...Le masque de Pascal m'a répondu ; car les traits d'un visage parlent aux yeux. Regardons : voici le front ; c'est une de mes surprises qu'il ne s'y trouve pas une ride et pour ainsi dire pas une bosse. Est-ce donc en vain que des tempêtes l'auront soulevé ? Peut-être le moulage est-il ici en défaut. Tel quel, en tout cas, ce front impérial ne fait lever en moi que des images de puissance : je rêve au géomètre dont la grandeur, comme celle d'Archimède, a éclaté aux esprits ; et dans mon inquiétude cela ne m'apaise pas. Or, ce n'est pas non plus la vue du nez despotique et frémissant, si fier dans sa noble courbe, qui peut me tranquilliser : ici, je songe au violent, à l'impétueux dont la pensée brûlait le style, qui, naturellement épris de gloire, défiait l'Europe avec ses problèmes et s'oubliait, quand il s'agissait de ses découvertes, à réclamer âprement son dû. *Ego nominor leo, c'est moi le lion !*

Mais voici, comme le trait en bas de la page et qui marque l'achèvement du manuscrit, voici la ligne des lèvres, minces et pressées l'une contre l'autre. Aux commissures, un léger pli tombant : dédain ? non ; détachement. Ces lèvres sont fermées sur un secret : le secret du roi. Ce sont les lèvres d'un ascète et d'un mystique. Elles me rappellent que l'homme ne fut pas seulement un génie, mais surtout et passionnément, un chrétien. Alors il me revient à la mémoire, et il me semble entendre bourdonner autour du masque certaines des paroles qui sont le plus révélatrices de Pascal : celle-ci d'abord, où résonne à mon gré ce qu'il y a peut-être de plus beau dans toute notre littérature : « Mon Dieu, je vous donne tout ! » — et celle-là où se montre, à travers l'attachement au chef de l'Eglise, la volonté de ne rien accepter consciemment de ce que l'Eglise rejette : — « Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus à Jésus-Christ. Toutes les vertus, le martyre, l'austérité, et toutes les bonnes œuvres sont inutiles, hors de l'Eglise et de la communion du chef de l'Eglise qui est le pape. Je ne me séparerai jamais de sa communion ; du moins je prie Dieu de m'en faire la grâce, sans quoi je serais perdu pour jamais ! » [1]

Ces paroles me tranquillisent. J'y trouve un désaveu des erreurs qui pourraient, catholiques, nous éloigner de Pascal, et je me sens approuvé de n'avoir pas voulu voir en lui un contempteur de la raison. Pascal est bien autre chose : l'homme qui, monté à la plus haute cime de lui-même, a senti jusqu'à l'angoisse le besoin

[1] Pascal a écrit, un jour d'amertume : « Si mes lettres (Provinciales) sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. »

S'il avait eu plus de confiance en l'Eglise, il aurait ajouté (note joliment M. Maritain) : « *Et sera condamné un jour par Rome,* » puisque Rome frappait, en même temps que son pamphlet, de maladroites apologies pour les casuistes, et devait frapper ces mêmes propositions laxistes dont il était scandalisé (Décret d'Innocent XI, 2 mars 1679).

Sur son *Ad tuum Domine Jesu tribunal appello,* déjà expliqué ici l'an dernier, p. 467-9, on lira avec intérêt la glose suivante, qui en a été faite par M. Bremond dans le sermon qu'il a prêché à la cathédrale de Clermont le 8 juillet 1923, sur l'invitation de Mgr Marnas :

« Cette ligne qu'on a trouvée dans ses papiers, et qui ne porte ni date ni signature, cet appel du tribunal faillible de l'Index au tribunal infaillible de Jésus, ne ressemble d'aucune manière, je ne dis pas seulement à une déclaration solennelle de rupture, mais encore à l'appel chétif et caduc d'une Marguerite Périer, octogénaire. Tout au plus velléité passagère de révolte, insensiblement oubliée peut-être, et peut-être aussi, expressément rachetée par une déclaration contraire et les larmes de la pénitence. Cri silencieux de détresse et de confiance, lancé, nous ne savons à quel moment, ni dans quel esprit ; intime colloque avec Celui à qui nous pouvons tout dire ; écho résigné à la plainte du Calvaire : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* En dehors du Souverain Juge qui nous comprend mieux que nous ne nous comprenons nous-mêmes, nul ici-bas n'a le droit d'écouter aux dernières portes de l'âme. En la personne du P. Beurrier, c'est toute l'Eglise qui absout Pascal mourant et qui le reconnaît pour sien. *Proficiscere :* Ame chrétienne, âme catholique, partez pour le ciel ! — Appliquer sciemment, délibérément à Pascal un nom de secte serait une faute mortelle contre la justice. »

[1] Voir, *Ami* 1923, p. 466-7, la lettre (à Mlle de Roannez et que l'on date de nov. 1656) d'où sont tirées ces lignes.

de se dépasser et compris que nul ne le peut, sans Jésus-Christ.

IV. — M. Jovy, depuis vingt ans, a renouvelé, sur quantité de points, l'histoire de Pascal. Il a fait, dans la poussière des bibliothèques et des archives, des trouvailles prodigieuses. Il a eu tous les bonheurs, de ces bonheurs qui n'arrivent qu'à ceux qui savent énormément et qui à la science unissent le flair le plus délicat. Il nous donne maintenant une nouvelle brochure : **Pascal et S. Ignace** (in-8 jésus de 58 p., Paris, Champion). Pour le coup, si l'on veut du nouveau sur Pascal, on est servi à souhait : Pascal disciple de S. Ignace, le disciple d'Arnauld à l'école du Maître de Manrèze, le polémiste des *Provinciales* tributaire des *Exercices* et de la spiritualité jésuite !

C'est que Pascal, passionné, aveuglé, induit en erreur par ses amis de la secte, savait vouloir être juste, se ressaisir. Au début (Ve *Provinciale),* il avait englobé dans le même anathème tout ce qui est Jésuite. Puis il s'est aperçu que, si les Jésuites de son temps ne valaient rien (le feu de la polémique l'aveuglait trop pour qu'il pût voir rien de bon en eux), tout de même il n'en avait pas été ainsi aux origines de la Compagnie et qu'il n'était que juste de mettre à part du commun des Jésuites S. Ignace tout au moins et les premiers Généraux.

Rien, dit-il aux Jésuites *(Provinciale XIII),* rien n'est plus contraire aux ordres exprès de S. Ignace et de ces premiers Généraux que ce mélange confus de toutes sortes d'opinions (dans la morale). Je vous en parlerai peut-être quelque jour, mes Pères, et on sera surpris de voir combien vous êtes déchus du premier esprit de votre Institut, et que vos propres Généraux ont prévu que le dérèglement de votre doctrine dans la morale pourrait être funeste, non seulement à votre Société, mais encore à l'Eglise universelle [1].

Pascal, en un fragment qui devait entrer peut-être dans cette étude comparée qu'il annonce vouloir faire un jour des premiers Jésuites et des Jésuites de 1650, dit encore :

La gloire de Dieu est partout... Il y a diverses voies pour y arriver : S. Ignace a pris les unes, et maintenant on en prend d'autres. Il était meilleur pour le commencement de proposer la pauvreté et la retraite. Il a été meilleur ensuite de prendre le reste. Car cela eût effrayé de commencer par le haut ; cela est contre nature...

Pascal donc a connu S. Ignace. Il l'a aimé. Il a fait le projet d'écrire de lui. Il s'est donc documenté sur lui. Il parle, dans ses *Pensées,* des *Constitutions* de S. Ignace. Il se trouvait de vives affinités avec lui. Il a aimé, comme lui, la pauvreté ; il l'a aimée d'un amour qui n'a cessé de grandir jusqu'à la fin de sa vie. Il a aimé les pauvres ; il n'a jamais refusé l'aumône, au point de s'être quelquefois, nous dit sa sœur, « réduit à prendre de l'argent au change pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avait » [1]. Il a aimé la retraite, la solitude, moins sans doute que S. Ignace, mais d'un amour tout de même extraordinaire. Les réminiscences des *Exercices* de S. Ignace abondent dans ce qu'a écrit Pascal : ce qui n'empêche que ce soit du Pascal, et du meilleur. Les réminiscences abondent aussi chez S. Ignace lui-même : le P. Watrigant, de nos jours, s'est ingénié à démontrer qu'à peine y a-t-il dans les *Exercices* une phrase qui ne se retrouve soit dans les écrits du temps, soit dans la littérature religieuse antérieure (Watrigant, *La genèse des* EXERCICES *de S. Ignace,* extrait des *Etudes,* 1897, cf. *Ami* 1922, p. 181-4). Et déjà S. François de Sales, parlant de la méthode des *Exercices,* l'appelait une « méthode sainte, familière aux anciens chrétiens, mais depuis presque tout à fait délaissée jusques à ce que le grand serviteur de Dieu Ignace de Loyola la remit en usage du temps de nos pères » : ce qui n'entame en rien la puissante originalité du livre des *Exercices :* il n'y a rien de nouveau, et tout y est nouveau [2]. S. Ignace s'inspirant de ses devanciers reste toujours S. Ignace ; et Pascal s'inspirant de S. Ignace reste toujours Pascal.

Ces rapprochements que M. Jovy institue entre Pascal et S. Ignace ne sembleront pas tous également décisifs, si on les prend un à un : par exemple, le cri : « Que je n'en sois jamais séparé ! » du *Mémorial* pascalien, rapproché du *Ne permittas me separari a te* de la *Prière à J.-C.* qui est en tête du *Livre des Exercices (Anima Christi)* et qui d'ailleurs n'est pas de S. Ignace, mais que S. Ignace a simplement transcrite à son usage et qui était en circulation longtemps avant lui : Pascal aurait pu trouver l'inspiration de ce cri tout aussi bien dans son Missel, à la seconde des trois oraisons qui précèdent la Communion : *a te nunquam separari permittas.*

Mais, dans l'ensemble, ces rapprochements sont certainement impressionnants. Il est indubitable que Pascal s'est imprégné de S. Ignace et des idées ignatiennes. Il a aimé la retraite. C'est en absolue conformité avec l'Observation XXe des *Exercices* qu'il s'est choisi « une maison hors et près la porte St-Michel, » qu'il va à la messe à St-Sulpice parce qu'il y est moins connu qu'à St-Cosme sa paroisse, parce qu'il est moins exposé à rencontrer des personnes de sa connaissance sur le chemin qui va à St-Sulpice. Quand il traduit, à la fin de son *Mystère de Jésus,* les appels qu'il

[1] Sur quoi le P. Nouet, un des meilleurs auteurs de spiritualité de la Compagnie au XVIIe siècle, fait observer à Pascal qu'il lui faut alors effacer ce qu'il a dit dans sa Ve *Prov.,* à savoir, que « les Jésuites se sont répandus par toute la terre à la faveur de la doctrine des opinions probables. » Car, c'est dès le temps de S. Ignace que les Jésuites se sont répandus par toute la terre : or, à cette époque, dit le Pascal de la *Prov. XIII,* les Jésuites ignoraient encore la décadence et le dérèglement de la morale. Donc ce n'est pas à ce dérèglement qu'ils doivent leur diffusion.

[1] Cet amour des pauvres est une caractéristique singulière des dernières années de Pascal. Il disait, toujours au témoignage de sa sœur, que « se consacrer au service des pauvres était la vocation générale des chrétiens et qu'il ne fallait point de marque particulière pour savoir si on y était appelé, parce qu'il était certain que c'est sur cela que Jésus-Christ jugera le monde... Il n'avait rien dans l'esprit et dans le cœur que les pauvres... » Il disait, dans sa dernière maladie :

« Si Dieu permet que je me relève de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi ni d'autre occupation tout le reste de ma vie que le service des pauvres. »

[2] C'est le cas de se rappeler les vers si sensés de Musset :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

entend de son Sauveur : « *Interroge ton directeur* quand mes propres paroles te sont occasion de mal et de vanité et de curiosité ; » quand il écrit, dans son *Mémorial :* « Renonciation totale et douce ; soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur, » c'est du plus pur esprit ignatien : « Les Jésuites, dit le médecin-philosophe Lélut (dans son *Amulette de Pascal,* Paris 1846 ; Lélut † 1877), n'auraient rien pu écrire qui allât mieux à leur but. »

Il connaît, comme S. Ignace, la nécessité de discipliner le corps pour discipliner l'âme. Son *Abêtissez-vous* en est une application. — « Les pénitences extérieures disposent à l'intérieure, comme les humiliations à l'humilité, » lit-on dans les *Pensées.* Et encore : « On s'accoutume ainsi aux vertus intérieures par ces habitudes extérieures. » Il a, dans le *Mystère de Jésus,* une série de rapides et admirables compositions du lieu.

Il donne aux Jansénistes cette leçon, que Port-Royal a eu soin de biffer de son édition :

Quand on dit que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous, vous abusez d'un vice des hommes qui s'appliquent incontinent cette exception, ce qui est favoriser le désespoir, au lieu de les en détourner pour favoriser l'espérance.

Il marque l'avantage des Jésuites sur les Jansénistes dans la question de la prédestination :

S'il y a jamais un temps auquel on doive faire profession des deux contraires, c'est quand on reproche qu'on en omet un (comme par exemple, la prédestination et le libre arbitre). Donc les Jésuites et les Jansénistes ont tort en les célant, mais *les Jansénistes plus,* car les Jésuites en ont mieux fait profession des deux.

Cette ligne inachevée des *Pensées :* « Je les ai relus depuis, car je ne les avais pas su » : Faugère propose de compléter par le mot *lire :* « je ne les avais pas su lire. » De quels auteurs insuffisamment lus peut-il s'agir, sinon des auteurs jésuites qu'il n'avait connus que par les notes que lui fournissaient Arnauld et Nicole ?

Il avait certainement sous les yeux, quand il a écrit sa méditation sur l'Agonie de Jésus, les *Méditations* de Jean Buys (ou Busæus), jésuite hollandais (né à Nimègue 1547, professeur de théologie à Mayence, † 1611) très lu alors (et point oublié, puisque de nos jours encore M. Martel a réédité son *Panarium* et son *Viridarium).*

Il a lu le P. Hayneufve, dont les *Méditations sur la vie de J.-C. pour tous les jours de l'année,* parues en 1644, furent un des grands succès de la littérature spirituelle d'alors (réimprimées de nos jours : il y en a un *Abrégé* en 4 vol. chez de Gigord). Ne reconnaît-on pas quelques-uns des développements du *Pari* dans cette page d'Hayneufve :

...Que cherchez-vous, en suivant vos appétits ? Vous cherchez votre bien et votre contentement ; et que craignez-vous en vous mortifiant ? Vous redoutez de *perdre* ce bien ? Or, vous vous trompez parce que vous ne *perdez* jamais tant en matière de bien, d'honneur et de plaisir qui sont les appas de vos penchants que quand il vous semble que vous *gagnez ;* et c'est alors que vous *gagnez* véritablement quand il vous semble que vous *perdez.* Car, en conscience, à quoi vous servirait d'avoir tout *gagné* si vous veniez à *perdre* votre âme ? Ne serait-ce pas *perdre* tout en *gagnant* tout ? Et que pouvez-vous craindre de *perdre* si vous sauvez votre âme ? Y a-t-il *gain* ou *perte* au monde comparable au salut éternel de votre âme ?

Et Pascal : « Pesons le gain et la perte... Si vous gagnez, vous gagnez tout... Qu'avez-vous à perdre... ? Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant... A la vérité, vous ne serez pas dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; *mais n'en aurez-vous point d'autres ?* »

Evidemment ce sont là des idées anciennes, vieilles comme l'Evangile, dont elles ne sont que le développement : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur... ?* Vieilles comme S. Augustin commentant le *Dominus pars :* « Eligant sibi alii partes quibus fruantur, terrenas et temporales : portio mea Dominus est. Bibant alii mortiferas voluptates : pars calicis mei Dominus est. » Mais il y a, dans le mouvement de la pensée chez Hayneufve et dans l'expression même, une similitude qui appelle la comparaison avec Pascal. Voir encore cette page du P. Antoine Vaquier, dans sa *Conduite de S. Ignace de Loyola,* Paris 1650 (réédité à Lyon chez Périsse) :

C'est faire une perte infinie que de quitter un bien infini pour en prendre un fini. Pour peu que vous soyez attaché à la créature, l'aimant pour l'amour d'elle et non pour l'amour de Dieu, vous quittez un bien infini pour en prendre un fini, perdant un degré de gloire qui est un bien infini que vous eussiez gagné si vous eussiez donné à Dieu la partie de votre cœur que vous avez donnée à la créature qui est un bien fini.

Celui qui se donne aux affaires humaines avec préjudice de son âme fait une élection d'une perte infinie, en quittant l'infini pour prendre le fini. Celui qui agit prudemment, ne fait jamais élection d'une perte infinie. Donc celui qui agit prudemment, ne se donne jamais aux affaires humaines au préjudice du bien de son âme, mais il assujettit toute autre chose, quelle qu'elle soit, à son avancement spirituel, et il n'en considère aucune qu'en tant qu'elle lui est utile pour croître en la grâce de Dieu.

Il faut lire le détail de tout cela dans M. Jovy. Etant donné que Pascal a étudié les Jésuites (c'est lui-même qui nous le dit), qu'il les a étudiés pour en écrire, qu'il en a retiré édification (au moins des Jésuites des origines), on ne peut se défendre de conclure que de toutes ces citations se dégage une preuve morale que Pascal a, non pas imité formellement les Jésuites, mais qu'il s'est fortement imprégné de spiritualité ignatienne et que de cette imprégnation quelque chose, beaucoup de choses ont passé dans sa pensée.

Et quand cette lecture ne vous convaincrait pas, toujours est-il que vous y réaliseriez l'immense bénéfice de relire du Pascal à une lumière nouvelle, de relire du S. Ignace et des maîtres de l'ascétique chrétienne.

C'est le bénéfice que l'on retire toujours de ces études de sources d'un maître. On le notait ici l'an dernier (p. 739-744) à propos du travail publié dans les *Etudes franciscaines* sur S. Bonaventure et l'*Imitation* (travail dont nous sommes heureux

d'apprendre qu'il vient de paraître en volume, **L'Influence spirituelle de S. Bonaventure et l'Imitation de Jésus-Christ,** par le P. Symphorien de Mons, Définiteur général des Frères Mineurs Capucins, in-8 jésus de 242 p., 9 f., *franco* 10 f., Paris, libr. St-François). Le P. Symphorien ne résout pas — et ne s'est pas proposé de résoudre — la question de l'auteur de l'*Imitation ;* mais il montre, par une multitude de rapprochements qui nous semblent décisifs, que S. Bonaventure était étudié et très goûté dans le milieu où fut écrite l'*Imitation*. Et, son livre en mains, on passe des heures aussi délicieuses que fructueuses en compagnie de S. Bonaventure. C'est un avantage du même genre que l'on goûtera à la lecture de M. Jovy.

L'Almanach spirituel de M. Pascal, par E. Jovy, gr. in-8 de 10 p., Paris, Champion. Mme Périer dit de son frère que son principal divertissement, « surtout dans les dernières années de sa vie, où il ne pouvait plus travailler, c'était d'aller visiter les églises où il y avait des reliques exposées ou quelque solennité ; et il était fourni exprès d'un almanach spirituel qui l'instruisait des lieux où se trouvaient toutes les dévotions. » — M. Jovy a eu la curiosité de rechercher ce qu'était cet Almanach. Il en a retrouvé plusieurs années à la Bibl. Nationale, notamment les années 1651, 1652, 1654 ; et il nous transcrit quelques pages fort pittoresques de l'année 1654, qui fut celle de la grande conversion de Pascal. Cela ressemble un peu à nos Semaines religieuses, mais c'est bien plus développé, agrémenté surtout de détails très vivants : sermons à entendre, indulgences à gagner, grands pardons, exposition de reliques, processions, maîtrises ambulantes, etc. Cet Almanach, pour ces années du milieu du siècle, était l'œuvre du P. Martial du Mans, franciscain du couvent de Nazareth près le Temple, à Paris, vingt ans professeur de philosophie et de théologie, deux fois provincial, et, en dernier lieu, définiteur de la province de St-Yves en France.

Pascal n'a pas inventé le haquet, par E. Jovy, gr. in-8 de 14 p., Paris, Champion. La légende de Pascal inventeur du haquet, qui traîne dans les Dictionnaires et les éditions classiques (même de Brunschvicg), est à biffer (de même que la légende de Pascal inventeur de la brouette). Le haquet existait bien avant Pascal. M. Jovy en apporte des témoignages multiples, qui remontent jusqu'au *Dictionnaire françois latin* de maître Jean Thierry de Beauvoisis, publié à Paris en 1564, in-folio, où on lit : « Haquet, *genus vehiculi birotis apud Parisios usitatissimi ;* Haquetier, qui conduit le haquet. » Et chacun sait que l'enregistrement des vocables par les Dictionnaires n'a lieu qu'assez longtemps après qu'ils sont entrés dans l'usage : le mot *haquet* est bien antérieur à 1564, puisqu'un vieux texte de l'an 1481 nous parle « des haquetiers et des voituriers » : les *haquetiers* supposent les *haquets*. On pourrait objecter que peut-être le haquet a changé de forme au cours des temps, que Pascal en a peut-être inventé un nouveau type : mais, antérieurs ou postérieurs à Pascal, la description que les Dictionnaires nous donnent de ce véhicule est toujours restée la même (jusques et y compris nos Dictionnaires modernes de Privat-Deschanel et Focillon, de Bouillet, de Laboulaye, le Larousse, etc.). La nouveauté du haquet, ce fut la disposition d'un treuil sur une voiture : le treuil a toujours été connu (voir Caton, *De re rustica ;* Vitruve, etc.) : à quel moment a-t-on songé à le hisser sur un véhicule, nous ne savons[1].

[1] M. Jovy vient de recueillir aussi en fascicule à part (gr. in-8 de 48 p., Beauchesne) le travail (paru d'abord dans les *Archives de Philosophie)* où il renouvelle par des inédits l'histoire de Jacques Forton, sieur de St-Ange, « un philosophe victime de Pascal, » cf. *Ami* 1924, p. 47.

V. — *Anjou historique,* avril 1924 : *L'Oratoire et le Jansénisme en Anjou*. C'est de l'Oratoire au XVIIIe siècle que M. Uzureau nous parle ici. Au XVIIe siècle, l'Oratoire n'avait pas été inquiété, Angers ayant eu à sa tête, plus de quarante années durant (1650-1692), le propre frère du grand Arnauld, Henry Arnauld, un des « quatre » qui ont refusé d'exiger de leur clergé la signature du Formulaire dressé par l'Assemblée du Clergé de France en 1658 et imposé par Alexandre VII en 1664 *(Ami* 1922, p. 553-6). Au XVIIIe siècle, la situation change : l'évêque d'Angers, Poncet de la Rivière, est homme de devoir ; il a promulgué (mandement du 10 avril 1714) la Bulle *Unigenitus* (qui est du 8 sept. 1713) ; il croit que tout son clergé le suit, et, au cours d'un voyage à Paris, il en exprime sa satisfaction au cardinal de Bissy. Ce qu'ayant ouï le P. Hersant, Supérieur de l'Oratoire d'Angers, il demande immédiatement audience à l'évêque, et lui dit carrément son refus d'accepter la Bulle. Tous les Oratoriens d'Angers en effet interjettent, le 14 avril 1717, appel solennel de la Bulle au futur Concile. L'évêque leur retire alors tout pouvoir de prêcher et de confesser dans son diocèse. Et cet interdit, confirmé par le nouvel évêque M. de Vaugirauld, reste en vigueur jusqu'au 14 sept. 1749, date où le *régime* de la Congrégation de l'Oratoire accepte, à Paris, en présence des commissaires du roi, la Bulle *Unigenitus* comme loi de l'Eglise et de l'Etat, par une majorité de 19 votants sur 33. Les Oratoriens d'Angers ayant adhéré tous sauf un à la déclaration de leurs confrères de Paris et rétracté leur appel de 1717, l'évêque leur rend (dès octobre 1749) les pouvoirs, sauf bien entendu à l'unique récalcitrant. Ce qui amène sous la plume du rédacteur des *Nouvelles Ecclésiastiques* les doléances les plus amères sur la décadence de l'Oratoire et la lâcheté des confrères d'Angers. — On sait que les *Nouvelles Ecclésiastiques* furent, à Paris, tout le long du XVIIIe siècle (de 1713 à 1803), l'organe (hebdomadaire) des Jansénistes : « Triste feuille, dit le peu suspect Sainte-Beuve, dans laquelle, durant tout le XVIIIe siècle, il ne se rencontra pas une seule étincelle de talent, pas une lueur d'impartialité[1]. »

Malgré l'acte de soumission de 1749, le jansénisme ne disparut jamais complètement de l'Oratoire, pas plus à Angers qu'ailleurs. Yves Besnard dans ses *Mémoires* raconte qu'en 1765

« le P. de la Bardonnanche, supérieur du Collège d'Anjou, passait, ainsi que le vieux préfet ou censeur des études, pour être janséniste, opinion religieuse qui comptait alors beaucoup de sectateurs à Angers, parmi lesquels on citait les familles de Bellefonds, Duvau, Cassin, etc., les prieurs de Saint-Serge, de Toussaint et plusieurs vieux moines bénédictins, chanoines réguliers et ecclésiastiques séculiers. Cette opinion mettait ces Messieurs en butte aux autres corporations religieuses, surtout aux membres de la Faculté de Théologie et aux Sulpiciens[2]. »

[1] Durant quatorze ans (1734-1748) parut, à Paris également, un journal anti-janséniste, dirigé par le P. Patouillet, S. J., sous le titre de *Supplément aux Nouvelles Ecclésiastiques*.

[2] M. Uzureau a publié encore, dans *Revue Mabillon* (avril-juin 1924), *Les Débuts de la province de Bretagne de la*

Revue Historique, mai-juin, étude sur un érudit qui a laissé un nom tristement retentissant dans la polémique religieuse du XVIIe siècle et dont une dizaine d'ouvrages figurent au catalogue de l'Index : *Dom Gerberon, bénédictin janséniste,* par Charles Filliâtre, prof. de philos. au collège de Bayeux [1]. Gerberon, né 1628 à St-Calais ; études à l'Oratoire, si brillantes qu'à dix-neuf ans sa ville natale le choisit pour être principal du collège ; entre dès l'année suivante (1648) chez les Bénédictins de St-Maur ; enseigne la rhétorique, la philosophie, puis bientôt la théologie ; vite suspect d'hostilité contre la scolastique et d'attachement aux erreurs jansénistes, il oblige ses Supérieurs à lui infliger de perpétuels déplacements, à Bourgueil, à St-Denis, à Compiègne, à St-Benoît-sur-Loire, à Lehon, à Dinan, à St-Mahé, à St-Gildas-de-Ruis. Il a signé le formulaire en 1663, mais par « obéissance. » En 1666, on le mande à St-Germain-des-Prés.

Il y reste six ans. On l'emploie à l'histoire de la théologie bénédictine, et il y réussit. Mais cela ne suffit pas à son humeur combative. Il multiplie les factums contre les Jésuites, les pamphlets sur les matières de la grâce, de la morale relâchée, de la régale. Tout cela circule d'abord en manuscrits, puis paraît en librairie sous divers pseudonymes : *Miroir de piété,* sous le nom de Flore de Sainte-Foy (censuré par l'évêque de Grenoble, par les archevêques de Reims et d'Aix, comme contenant « certaines propositions mal digérées, dures, embarrassées, capables de troubler les consciences, de porter les faibles dans le désespoir et d'insinuer des erreurs, » condamné à Rome ensuite) ; *Miroir sans tache,* sous le nom de Valentin ; *Acta* de *Marius Mercator,* disciple de S. Augustin, sous le nom de Rigberius ; *L'Abbé commendataire,* sous le nom du sieur de Froimont ; etc., etc.

Cependant son anonymat commence à être percé. Des amis avertissent ses supérieurs qu'ils feront bien de l'éloigner de Paris. On l'envoie à Argenteuil, où le Supérieur le nomme sous-prieur, puis à Corbie, où il est sous-prieur encore. Il écrit toujours, et toujours des pamphlets, qu'on se passe de couvent à couvent, tantôt des feuilles volantes, tantôt des brochures, éditées dans les Flandres ou ailleurs, sous des noms d'imprimeurs imaginaires (comme Pierre Marteau à Cologne, dont le nom est connu en bibliographie comme fausse étiquette de livres jansénistes) [1]. Il s'attaque à des évêques puissants, comme le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, F. de Harlay, archevêque de Paris, M. de Médavy, évêque de Sées, etc. Il est en correspondance incessante avec tout ce qu'il y a en France de sectaires.

C'est son âpreté qui, après la douzaine d'années que dura la Paix clémentine (1668-1679), réveille la mauvaise humeur du pouvoir contre les jansénistes. Des libraires du pays flamand, des colporteurs de libelles sont arrêtés en 1678, en 1681. L'orage se rapproche de Gerberon. Un soir de janvier 1682, on apprend l'arrivée à Corbie de l'exempt de « l'Isle de France. » Gerberon, persuadé que c'est à lui que la justice en a, prend la fuite la nuit. Bien lui en prend, car c'était bien pour l'arrêter que l'exempt était venu ; et l'affaire Gerberon va être le signal de toute une série de perquisitions et de tracasseries administratives contre la Congrégation de St-Maur.

Pendant ce temps-là, Gerberon est à Bruxelles ou en Hollande, où il se fait « recevoir bourgeois de Rotterdam, » toujours à polémiquer pour le jansénisme et contre le pouvoir royal. Il intervient dans la querelle quiétiste, défend la doctrine du pur amour (sans doute par hostilité contre le roi), publie (toujours sans nom) en 1698 en faveur de Fénelon deux *Lettres à l'évêque de Meaux.*

Enfin, le 30 mai 1703, sur ordre du roi d'Espagne (alors Philippe V, petit-fils de Louis XIV), il est arrêté à Bruxelles (où il vivait sous un déguisement), en compagnie de Quesnel, et livré à la justice de l'archevêque de Malines. L'archevêque rend sa sentence le 24 novembre suivant : Gerberon, « convaincu d'hérésie, de jansénisme et de désobéissance envers le Souverain Pontife, a encouru les peines portées par les (dix) décrets et principalement l'excommunication ; » il est condamné à faire sa profession de foi conformément à la Bulle de Pie V, à souscrire au Bref d'Innocent XI, au formulaire d'Alexandre VII, « sans aucune distinction, restriction ou exposition, » puis sera renvoyé « à son abbaye (de Corbie) pour être corrigé plus amplement par ses supérieurs, selon qu'ils le jugeront expédient. »

Rentré en France et interné à Amiens, il signe le formulaire, sans sincérité, comme il le dira plus tard et comme tout le monde s'en doute bien autour de lui. C'était au commencement de 1704. Commit-il de nouvelles imprudences... ? Toujours est-il qu'en janvier 1707 on le transfère à Vincennes, au haut du donjon. Il se plaint qu'on l'ait laissé sans confession et sans Communion jusqu'en mars 1708. Mais quand on lui envoie un confesseur docteur l'année suivante, il refuse toute discussion et toute signature, et dit « qu'il n'était pas arrivé à l'âge

Congrégation de St-Maur (plaquette gr. in-8 de 8 p.), d'après l'*Histoire* (restée manuscrite) *de l'abbaye de St-Florent,* écrite par dom Huynes vers 1646 (Congrégation de St-Maur, fondée aux environs de 1600, dénommée de St-Maur en 1620, essaime en Bretagne en 1628).

De M. Uzureau toujours : *Une Opération de haute police à Angers (janv.-fév. 1799) :* c'était la dernière année du Directoire. Le Directoire, inepte en toutes bonnes œuvres, était passé maître en fait d'espionnage, surtout après le 18 fructidor. Mais cette fois, les Angevins lui infligèrent un échec, et ses agents provocateurs se prirent à leurs propres pièges.

[1] Parmi les travaux d'érudition de Gerberon figure une édition des Œuvres de S. Anselme, suivie d'un *S. Anselmus per se docens.* C'est ce qui a orienté vers lui M. Filliâtre, auteur (en 1920) d'une thèse sur **La Philosophie de Saint Anselme, ses principes, sa nature, son influence,** in-8 de xv-476 p., Paris, Alcan *(Collection historique des Grands Philosophes) :* thèse où certaines manières de dire seraient à expliquer et à préciser, mais qui dans l'ensemble est très docte, très droite, objective et loyale, et animée d'un vif enthousiasme pour S. Anselme, qui « mérite le surnom de Docteur Magnifique qui lui fut décerné par ses contemporains. » — Sur S. Anselme, se rappeler l'excellente édition des **Méditations et prières** traduites l'an dernier par dom Castel, avec Introduction de dom Wilmart, *Ami* 1923, p. 671-2.

[1] Et non pas seulement de livres jansénistes, car c'est sous cette firme imaginaire de Pierre Marteau que parut une des premières éditions (anonyme évidemment) des *Lettres persanes,* en 1721.

où il était (octogénaire) sans savoir ce qu'il devait croire. » Un mémoire policier de 1710 note : « Son grand âge et la rigueur de l'hiver (de 1709) l'avaient affaibli ; mais il a repris une partie de ses forces par le secours de deux ou trois bouteilles de vin qu'il boit tous les jours. » Un de ses confrères en religion et complices en jansénisme, dom Thierry de Viaixnes, qui fut sept ans à Vincennes, a fait des rigueurs de la détention une peinture affreuse et que même les apologistes du jansénisme jugent fantaisiste. Gerberon ne semble pas s'en être si mal trouvé. Libéré (avril 1710) et envoyé à l'abbaye de St-Denis, sous le P. Arnould de Loo, il écrira qu'il y « regrette tous les jours d'être sorti de la prison de Vincennes. » Il a été libéré après avoir donné les signatures voulues. Il les a données (18 avril 1710) sur menace de l'archevêque de Paris (Noailles) de le laisser mourir sans sacrements. Mais, à peine en liberté, il proteste que ses signatures sont de pure forme et pour avoir la paix. Avant de mourir, il écrit encore au Pape une lettre latine où il confirme ses protestations contre ses signatures de Vincennes et de St-Germain-des-Prés, en appelant à la Paix clémentine et aux droits de la conscience au sujet des faits non révélés. C'est dans cette obstination qu'il mourut le 28 mars 1711, « âgé de 82 ans six mois et dix jours, » dit le *Nécrologe de Saint-Denys*.

MM. Em. Bourgeois et Louis André, professeurs aux Universités de Paris et de Lille, publient le t. IV de leurs **Sources de l'Histoire de France : XVII^e siècle (1610-1715)** (sur le t. III, voir *Ami* 1923, p. 797), consacré aux *Journaux et Pamphlets*, in-8 de 390 p., 15 f., Paris, Aug. Picard. Des journaux au grand siècle ! Voilà qui bouleverse bien les commodes clichés sur le silence de l'opinion publique, sur l'asservissement de la pensée au temps de la monarchie absolue. Oui, il y a eu des répressions, sous Richelieu, sous Mazarin, sous Louis XIV, surtout avant 1680, des livres condamnés et supprimés, surtout touchant aux querelles religieuses ; il y a eu des multitudes d'édits royaux contre la licence de la presse. Mais cette multitude même, cette répétition des édits semble bien être l'indice qu'ils n'étaient pas observés, qu'ils restaient lettre morte, ce qui leur arrivait en d'autres matières aussi, que les menaces judiciaires et pénales n'arrêtaient nullement l'ardeur des polémistes, et que c'est pour cela que le pouvoir revenait sans cesse à la charge. La presse, loin d'être étouffée, ne cesse de se développer : il y a 26 imprimeurs à Paris au temps d'Henri IV, et 84 en 1666 ; il y en a 278 pour toute la France en 1704, alors qu'il n'y en aura plus que 250 en 1739.

Pour ce seul XVII^e siècle, MM. Bourgeois et André cataloguent et analysent 39 périodiques et 1234 libelles, non compris les mazarinades, seules de cette espèce qui aient encore été cataloguées jusqu'à ce jour, et dont le total passe 6.000. Si bien que, tandis que jadis on définissait l'Ancien Régime une monarchie absolue tempérée par des chansons, il faudra désormais ajouter : et par des journaux et des pamphlets. Et quels pamphlets ! — « Qu'est-ce qu'un roi ? demande le *Catéchisme des partisans* (1683). Un homme qui est toujours trompé, un maître qui ne sait jamais son métier. Qu'est-ce qu'un prince ? Un crime que l'on n'ose punir. Qu'est-ce qu'un financier ? C'est un voleur royal... »

C'est une véritable histoire de l'opinion publique que ce recueil, — de toutes les manifestations de l'opinion publique. Il y a des pamphlets à tendances subversives, mais d'autres aussi qui se font les défenseurs de l'ordre, des pamphlets d'un ton constamment violent, acerbe, injurieux, et d'autres où la discussion est menée sérieusement, à coups d'arguments solides et de textes adroitement disposés. Le travail de MM. Bourgeois et André est une nouveauté et comble une lacune. Il nous ouvre des « sources » dont on savait plus ou moins vaguement l'existence, dont des travailleurs avaient exploré quelques filets (Dedouvres, *Le Père Joseph polémiste ;* Kerviler, *La presse politique sous Richelieu ;* Janmart de Brouillant, *Histoire de Pierre du Marteau*, l'éditeur imaginaire mentionné plus haut, à propos de Gerberon ; F. Funck-Brentano et d'Estrées, *Les nouvellistes ;* Fagniez, *L'opinion publique et la presse politique sous Louis XIII ;* etc.), mais dont il nous est donné pour la première fois ici d'embrasser toute la richesse.

Sur l'histoire du Jansénisme, une bonne nouveauté : **La querelle janséniste**, par M. Bournet, prof. d'hist. eccl. au Grand Séminaire de Versailles (in-12 de 383 p., 8 f., Téqui). M. Bournet, qui nous donnait l'an dernier *Le Christianisme naissant (Ami* 1923, p. 686), a dessein d'écrire ainsi sur l'histoire de l'Eglise une dizaine ou douzaine de volumes qui se vendront tous séparément et où le lecteur s'initiera sans peine aux grandes questions dont chaque siècle a été agité. Sa *Querelle janséniste* a les qualités de clarté, de méthode, de vie, qui font les bons Manuels. C'est un livre qui nous manquait. Nous avions de nombreux travaux d'érudition, et, sur certains points de détail, de précieuses monographies. Avec M. Bournet on prendra une vue d'ensemble, exacte et suffisamment complète, de l'histoire du jansénisme au XVII^e siècle : ses origines (Baius ; la querelle du molinisme et du bannésianisme ; la casuistique et le laxisme) ; ses fondateurs : les deux amis, Jansenius et Saint-Cyran ; ses partisans et ses amis et amies, les Arnauld, les Solitaires, les Pascal, les dames de Longueville, de Sablé, de Luynes, de Liancourt, de Guéméné, la reine de Pologne, etc. ; les grandes controverses *(La Fréquente Communion*, la morale janséniste, les cinq propositions, les *Provinciales*, le Formulaire, la Paix Clémentine) ; la fin de Port-Royal : Quesnel, Noailles et *Le Problème ecclésiastique, Le Cas de conscience*, la Bulle *Vineam Domini* de 1705 et la résistance des religieuses de Port-Royal : Port-Royal rasé. — Un chapitre final nous fait l'histoire du Jansénisme au XVIII^e siècle et hors de France : c'est très court, 70 pages à peine. L'auteur se propose sans doute de revenir là-dessus dans le volume qu'il nous annonce comme étant sous presse, *Les Origines de la Révolution.*

Un Sourcier : Henri Bremond, par H. Bordeaux, de l'Acad. Fr. (in-16 de 83 p., 5 f., Plon) : publication, en plaquette des plus élégantes, du discours prononcé à l'Acad. Fr. le 22 mai dernier, en réponse au discours de réception de M. Bremond. Ce fut une fort belle séance, inquiétante d'abord par instants sur les lèvres de M. Bremond, mais superbe et retentissante des applaudissements les plus convaincus et les plus sains quand M. Bordeaux eut ensuite la parole. Sourcier, M. Bremond, parce qu'il a révélé et fait surgir au grand jour le fleuve mystique qui n'a cessé d'arroser notre XVII^e siècle et dont la richesse et la fécondité avaient été ensuite recouvertes, aux yeux des professionnels d'histoire littéraire, par les aridités du désert janséniste. On se gardera de suivre toujours M. Bremond ; mais on devra le lire. C'est un indicateur nécessaire. Entre autres fantaisies point innocentes que s'est permises M. Bremond, M. Bordeaux relève vigoureusement ses vues sur Bossuet. Il y a là une page magnifique (où l'on prendra une idée

de l'éloquence de M. Bordeaux, une idée aussi de la manière de M. Bremond) :

Ce Bossuet, dit M. Bordeaux au récipiendaire, ce Bossuet à qui vous prêtez toutes nos faiblesses, sauf les deux qui nous sont chères, la curiosité et l'amour humain ; ce Bossuet que vous nous montrez, dans son préceptorat du Dauphin, abusant de sa gravité et de son érudition pour abrutir un enfant ; ce Bossuet à qui vous reprochez de n'avoir été à la Cour qu'un insuffisant comparse, comme si la supériorité du génie ne suffisait pas à le désarmer parmi les brigues et les intrigues ; ce Bossuet que vous accusez de médiocrité et de faiblesse de caractère, quand M[lle] de la Vallière a bien su trouver son appui contre M[me] de Montespan et contre le Roi ligués ; ce Bossuet dont vous faites un magnifique dompteur ou un énorme rhéteur qui sonne de la trompette et contre qui vous multipliez les charges brillantes après avoir dispersé ses troupes de première ligne commandées par les Brunetière et les Crouslé : votre plus grand grief contre lui ne serait-ce pas de tenir de près ou de loin au jansénisme ? Avouez qu'il a résisté à vos assauts. Et même sa personnalité que vous niez — car vous ne lui attribuez aucune vie intérieure, parce qu'il est de ceux qui n'en livrent rien et s'objectivent dans leurs ouvrages — est si débordante qu'elle envahit votre *Apologie pour Fénelon*. On ne voit plus que lui, un peu trop rouge et apoplectique, un peu trop environné des tonnerres et des éclairs du Sinaï, et pareil à quelque toile rutilante d'un nouveau Rubens, tandis qu'on cherche en vain l'insaisissable fantôme de Fénelon, caché dans un brouillard comme si quelque Eugène Carrière l'avait peint. Et ne vous contraint-il pas à rendre hommage aux *Elévations sur les mystères*, au *Traité de la concupiscence* et aux *Méditations sur les Evangiles*, — car c'est encore vous qui, par un de ces contrastes où vous excellez, tracez le plus beau portrait du Bossuet méditatif pour qui la vie n'est qu'une ombre en face de ces vérités éternelles auxquelles il a donné son cœur, sa raison et son génie et qui, tout de même, avouez-le, ont une autre importance, dès qu'elles sont en cause, que toutes les questions de dignité, de bienséance et d'honneur même invoquées par Fénelon.

Sur Fénelon a paru récemment un ouvrage qui n'est qu'un classique, mais un classique d'un maître, et conçu suivant un plan dont jadis on n'eût pas songé à honorer un livre classique : Fénelon, Œuvres choisies, ***avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique et Illustrations documentaires,*** **par Albert Cherel, prof. à la Faculté des Lettres de Bordeaux (in-12 de xvi-686 p., 7 f., Paris, Hatier). M. Cherel est un des maîtres de la critique, et un fervent chrétien. Voir ce que nous avons dit,** ***Ami*** **1921, p. 91-94, de son** ***Fénelon au XVIII[e] siècle,*** **puis, 1922, p. 347, de son** ***En relisant après la guerre Bourget, Bazin, Barrès,*** **où il faut lire surtout le chapitre donné à Barrès, qui, au point de vue chrétien, est décisif et qui nous repose de tant d'insignifiances ou d'absurdités débitées au lendemain de la mort du célèbre écrivain. Son nouveau volume est, comme l'indique le titre, une anthologie et tout ensemble une histoire de Fénelon, une Anthologie où les œuvres sont classées par ordre chronologique et s'expliquent et s'éclairent d'un jour tout nouveau à la lumière même des événements. La complexité de Fénelon, par exemple, est évidente ; mais il n'en a pas le monopole, et on ne peut pas dire que ce soit une lacune, au contraire : idéalisme et réalisme, élément positif et élément mystique, on n'est pas un homme complet sans tout cela, à condition que tout cela s'harmonise et s'équilibre. Et Fénelon, jusque vers 1688, ne manquait sans doute ni de mysticisme, ni de fantaisie, ni d'ardeur parfois exaltée. Mais, dans ces trente-sept premières années de sa vie, le côté positif, réaliste de son esprit s'était plus que les autres développé, à l'école de Claude Fleury, — tandis qu'après le voyage de Beynes (octobre 1688), où le « sublime » de M[me] Guyon le conquiert pour jamais, il se met tout entier au service de l'idéalisme guyonien : — « Il n'y eut pas changement chez lui : les facultés positives, développées les premières, subsistèrent fort décidées, et combatives à l'occasion. Il y eut en lui, selon le mot qu'il affectionnait alors, élargissement. »**

VI. — Sur Pascal, et sur la genèse de la fameuse distinction janséniste du fait et du droit, autre chose encore de nouveau, ou du moins d'oublié : **Un témoignage oublié du P. Thomassin sur Pascal**, publié par M. Jovy dans *Bulletin de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts* de Clermont-Ferrand, et recueilli cet été en plaquette gr. in-8 de 12 p. C'est un témoignage qui nous a été conservé dans une lettre de M. de Hillerin, chanoine et vicaire général de La Rochelle, à M. Saudubois (que d'autres ont orthographié Saut du Bois) de la Chalinière, chanoine d'Angers et rédacteur des deux volumes des *Conférences ecclésiastiques d'Angers sur la Grâce* (exposé très intéressant de l'histoire du Jansénisme). Voici de quoi il est question.

A la suite de la Bulle d'Innocent X portant condamnation des cinq Propositions, publiée le 31 mai 1653 et acceptée par l'Assemblée du Clergé de France, ce fut grand émoi au camp janséniste. Une grande conférence se tint à Port-Royal, à la fin de 1653 ou en 1654. Il y en eut probablement plusieurs ; mais Thomassin n'a parlé à Hillerin que de la première, celle à laquelle il assista. Ils étaient là trente-deux, « des principaux de Messieurs de Port-Royal. » Thomassin y fut convoqué : il était janséniste encore alors (il avait trente-trois ans ; il avait enseigné les lettres et la philosophie en divers collèges de l'Oratoire ; en 1654 on l'appela à enseigner la théologie à St-Magloire, et c'est là qu'il se détacha de l'erreur janséniste, s'attira par là toutes sortes d'ennemis, et fut transféré à la maison-mère, à l'Oratoire St-Honoré, où il passa la dernière partie de sa vie, † 1695).

Pascal y fut convié aussi. On mit sur le tapis la bulle du Pape : quelle attitude prendre ?

Aucun, dit Thomassin, ne conclut pour l'obéissance. *Celui qui en approcha le plus fut M. Pascal.* Il réfuta avec sa droiture naturelle ceux qui avaient tergiversé sur le sens des propositions comme ils avaient fait à Rome ; il reconnut que c'était à eux que le Pape en voulait, et que leurs sentiments étaient condamnés par lui ; qu'il fallait se soumettre et reconnaître leur tort, ou attaquer le pape même sur sa condamnation ; *qu'il leur avait ouï dire* que le pape n'était point in-

faillible ; qu'il fallait donc appeler de son jugement à quelque autorité supérieure ; qu'il n'y avait au-dessus du Pape que le Concile général.

Toute l'assemblée parut applaudir à l'expédient proposé.

Alors M. Arnauld, voyant un murmure d'approbation, et craignant que l'assemblée ne donnât dans ce moyen d'appel, demanda audience ; il s'y opposa fortement, et représenta que *cette voie d'appel n'avait été proposée que par les hérétiques.* Il cita les endroits de S. Augustin, connus de tout le monde, et dit qu'on serait bien fondé à les traiter (eux, les MM. de Port-Royal) d'hérétiques ; que jamais on ne finirait aucune contestation dans l'Eglise, et autres raisons qu'on a tant fait valoir contre les appelants de nos jours, et dont le père Thomassin me dit s'être servi dans une de ses démonstrations sur les conciles [1]. — Que faire donc ? dirent ces messieurs. — Il aurait été aisé de répondre, me dit en souriant ce bon Père (Thomassin) ; mais la prévention était trop forte.

Ce fut alors que M. Arnauld exposa *ce nouveau dénouement* qui a causé tant de scandale dans l'Eglise de France ! *la distinction du fait et du droit* qui a ouvert la porte à tous les mensonges, les duplicités et les fourberies les plus insignes.

Et Thomassin ajouta « en levant les épaules : « J'y donnai alors les mains. » Il n'était pas encore en effet revenu alors de son jansénisme. Il dit aussi : « M. Arnauld craignait les foudres de Rome : c'est ainsi qu'il les appelait. »

Voilà un document bien curieux, où se trahit crûment la duplicité de ces gens, qui n'osent pas se rebeller ouvertement contre Rome, qui ne se sentent pas mûrs pour un appel au Concile, arme bonne seulement aux mains des hérétiques, disent-ils, et qui ne veulent pas non plus se soumettre franchement. Ils biaisent. Ils imaginent cette distinction si justement caractérisée par Thomassin : l'Eglise est infaillible à décider si telle proposition est hérétique : voilà la question de *droit ;* mais ils imaginent qu'elle ne l'est plus quand elle dit que telle proposition est contenue dans tel livre, *in casu* dans l'*Augustinus,* et qu'elle exprime la doctrine de tel livre. Il faudra une nouvelle Bulle (16 oct. 1656, du successeur d'Innocent X, Alexandre VII) pour condamner cette distinction et « déclarer et définir » que les 5 propositions ont bien été extraites de l'*Augustinus* et condamnées *in sensu ab eodem Cornelio* (Jansenio) *intento :* définition dont la reconnaissance sera l'objet propre du célèbre Formulaire.

[1] Il avait composé, étant à St-Magloire, vingt-sept *Dissertationes in Concilia generalia et provincialia :* le tome I seul parut (Paris 1667, in-4°) ; il causa tant de scandale dans le clan gallican que le Parlement en ordonna la suppression, encore que le général de l'Oratoire en eût déjà, par précaution, biffé environ 36 pages. Thomassin, pour calmer l'orage, eut la faiblesse d'écrire une nouvelle préface, où, sous couleur d'explications, il atténue et énerve la doctrine dont il avait cependant apporté des preuves solides dans son livre. Le janséniste Hermant lui reproche cet ouvrage « sur les quatre premiers conciles où il avait traité de la question de l'infaillibilité du pape dans le droit et dans le fait, *suivant les desseins du nonce.* » — « Il avait paru jusqu'alors avoir de bons sentiments ; — il ne s'était pas encore déclaré au point qu'il a fait depuis, » gémit Hermant. Ce livre de Thomassin parut en 1667 ; l'année suivante il était arraché à sa chaire de St-Magloire et confiné à la maison-mère, où il ne s'appliquera plus qu'à la confection de ses ouvrages. C'était un homme d'une grande simplicité, et fort timide : quand il parlait, il avait devant sa chaire un voile pour lui cacher la vue de ses auditeurs. — Né à Aix-en-Provence en 1619, il était entré à l'Oratoire avant même d'avoir achevé sa quatorzième année. — *Vir stupendæ plane eruditionis,* dit Hurter, *Nomenclator lit.,* II, col. 410.

Et ce récit de Thomassin nous montre aussi Pascal sous un jour autrement sympathique que les MM. de Port-Royal. C'est lui qui « approcha le plus » de l'obéissance. Il ne voit qu'une chose : c'est que les cinq propositions sont condamnées. Ces cinq propositions, Arnauld et ses amis les ont jusque-là professées, et très carrément. Maintenant qu'elles sont condamnées, de deux choses l'une : ou la condamnation est infaillible, et il n'y a qu'à se soumettre, sans phrases ; ou elle n'est pas infaillible (et c'est leur hypothèse que Pascal ne formule que parce qu'il a « ouï dire » de ces MM. quelque chose en ce sens), alors, qu'on en appelle... ! Dès ce temps-là donc, dès 1654 (il a trente ans), il n'entend rien aux subtilités du parti, à ces subtilités fourbes qui seront désormais le pain quotidien du parti et qui enfin le décideront à s'en séparer définitivement l'année (1661) qui précéda sa mort. Pourquoi ne s'en est-il pas séparé dès 1654 ? Comme c'eût été dans la logique de son petit discours ! Mais la logique pure se heurte, en pratique, à tant d'obstacles ! Il y a les questions de personnes, les relations mondaines, les amitiés... Même un Bossuet, dont la doctrine pourtant fut toujours si sûre et pure de toute infiltration janséniste, a pu s'entendre reprocher sa faiblesse vis-à-vis des personnes, son peu de zèle à pourchasser l'hérésie, ses ménagements peut-être excessifs...

VII. — *Vie Spirituelle :* tout le fascicule de mai est donné à la B. Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa vie ascétique, sa vie contemplative, son zèle apostolique, sa mission providentielle. — Au n° de juin, M. Lavaud, prof. au Grand Séminaire de La Rochelle, achève un travail commencé au n° d'avril et qui avec ses articles de janvier, août et décembre 1923 (sur la paresse intellectuelle et les dérèglements possibles et trop réels de l'étude) formera un traité magistral de la sainteté de l'étude (sera recueilli prochainement en volume). Il présente dans toute leur force (une force que l'on soupçonnait à peine) les objections, le réquisitoire plutôt que tant d'esprits superficiels ou faux (ou simplement paresseux) dressent contre l'étude au nom 1° de la vie intérieure, 2° de l'apostolat. Et c'est de ce double point de vue de la vie intérieure et du ministère apostolique qu'il démontre la nécessité primordiale de l'étude. Déjà S. Thomas avait marqué la gradation : *lectio, meditatio, oratio, contemplatio :* l'étude nourrit la méditation, la méditation nourrit l'oraison, l'oraison dispose à la contemplation proprement dite. — « A mon avis, dit aussi sainte Thérèse, la science est un grand trésor pour l'oraison, quand elle est jointe à l'humilité. » — Pie XI a écrit l'an dernier son Encyclique *Studiorum ducem* précisément pour nous montrer, par l'exemple de S. Thomas, comment la sagesse acquise prépare à la sagesse d'amour et comment, en retour, la contemplation infuse sert puissamment la science. Et cette année de nouveau, au moment d'achever son travail, M. Lavaud avait la joie de trouver la plus pressante confirmation de ses vues dans la Lettre Apostolique *Unigenitus Dei Filius* adressée aux Supérieurs d'Ordres religieux le 19 mars :

« C'est *le point principal* de notre Exhortation, dit le Saint-Père, d'exciter les religieux déjà prêtres ou qui le seront, *à la culture assidue des sciences sacrées,* car, s'ils n'y sont pas très versés, ils ne pourront pas remplir les devoirs de leur vocation parfaitement et pleinement. En effet, chez ceux qui se sont consacrés

à Dieu, le but unique ou à coup sûr principal, c'est de prier Dieu et de contempler ou méditer la vérité divine : comment s'acquitteront-ils de ce très grave devoir s'ils n'ont pas des enseignements de la foi une science complète et profonde? Nous voulons que ce point retienne surtout l'attention de ceux qui mènent la vie cachée dans la contemplation des choses célestes : *ils se trompent s'ils pensent qu'ayant négligé d'abord ou délaissé ensuite les études théologiques*, et étant dépourvus de cette riche connaissance de Dieu et des mystères de la foi qui se puise dans les sciences sacrées, ils pourront facilement atteindre les hauteurs, être portés et soulevés jusqu'à l'union intime avec Dieu. »

Vie Spirituelle, juillet-août : P. Garrigou-Lagrange, *Progrès de l'accord des théologiens sur la Contemplation ;* traite en particulier des conceptions minimistes des dons du St-Esprit et des oscillations de l'éclectisme théologique ; fines remarques à l'adresse des éclectiques qui juxtaposent mécaniquement certaines parties des doctrines adverses, au lieu de les harmoniser selon les principes supérieurs, au lieu de distinguer comme il faudrait l'*essentiel* et les *variations accidentelles*, le *per se* et le *per accidens :* « Il y aura toujours ceux qui verront nettement cette distinction, et ceux qui n'en seront jamais bien sûrs. » — Dom Flicoteaux (d'Oosterhout), *La Liturgie et la Messe :* la Messe, abrégé, pour ainsi dire, de la mission du Sauveur, se divise en deux parties, qui représentent la double phase de cette mission : l'enseignement et l'immolation. Le Fils de Dieu s'est incarné pour se donner à nous de deux manières : en sa divine parole et en sa chair adorable. Dans la Ire partie de la Messe, qui va jusqu'à l'Evangile inclusivement (Messe des catéchumènes, ou mieux, avant-messe), l'Eglise nous distribue, sous forme de lectures et de chants, le pain de la parole divine ; dans la IIe, le Corps du Christ.

Nouvelles religieuses, 1er août : Louis Bertrand, *Nos rapports avec l'Islam :* Quel est l'écervelé qui a lancé cette formule creuse et dangereuse : « *La France, nation musulmane ?* » Pourquoi pas, *la France nation nègre ?* S'il suffit d'avoir dans sa clientèle quelques millions de musulmans pour être, d'office, islamisés, suffira-t-il d'y avoir quelques millions de noirs fétichistes pour être annexés à la Nigritie... ? Se rappeler le mot de Renan, terrible sous sa forme ironique et légère, comme un coup de massue : « L'Islam est un progrès pour le nègre. »

Revue des objections, juillet : *La charité désintéressée du philanthrope vaut-elle mieux que la charité intéressée du chrétien ?...* Solution des objections qu'on tire de la prétendue antinomie entre l'Eglise et la raison, entre l'Eglise et la nature... Essai de solution des questions que pose la pluralité des mondes habités...

Par ce temps de centenaire de Ronsard (né 11 sept. 1524), ce qu'on a écrit de mieux sur la religion du grand poète, c'est un bref travail de la *Semaine religieuse de Lyon* (1er août, p. 165-168). Ronsard, d'Eglise par commende de plusieurs prieurés ou charges ecclésiastiques (ce qui impliquait au minimum la tonsure et le célibat), n'a pas toujours été un saint ; mais il est toujours demeuré fidèle à la foi catholique. Bien mieux, il l'a défendue, et vaillamment, au prix de la perte d'amis qui lui étaient très chers, comme Théodore de Bèze, Jacques Grévin, Florent Chrétien, etc. Il l'a défendue à main armée, contre les iconoclastes de Vendôme (1562). Il l'a défendue en maint ouvrage, *Discours des misères du temps, Remontrances au peuple de France, Réponse aux injures et aux calomnies :* apologétique aussi populaire que poétique, et vulgarisée partout : si bien que le libelliste huguenot François de l'Isle écrivait vers 1580 que l'échec de la Réforme est dû à « Ronsard, Jodelle, Baïf et autres vilains poètes. » A quoi faisait naguère écho Brunetière écrivant : — « De tous les arguments qui vont pendant cent cinquante ans défrayer la controverse, on peut dire non seulement que Ronsard n'en a laissé échapper aucun, mais qu'il les a, dans ses vers, ramenés et réduits à ce qu'ils avaient d'essentiel. »

Hostia, où il y a toujours tant de trésors à utiliser pour nos catéchismes, pour la formation eucharistique de nos fidèles, poursuit la série de ses *Inter lilia*. Citons, du no de juin-juillet, cette page du journal de Jeanne Gariel († 1900, à quinze ans). Elle avait dix ans alors :

« *8 juillet 1895.* — Nous avons été aux bains de mer ; il y avait tellement de monde que Marthe et moi nous n'avions qu'une même cabine et nous nous sommes bien disputées et même battues. Je ne sais pas si je dois raconter cette scène honteuse ; mais maman dit toujours qu'il faut avoir le courage d'avouer ses torts ; alors je vais dire notre dispute : Marthe mettait ses bas et moi mes chaussettes, mais elles ne s'enfilaient pas vite dans mes pieds, j'étais en colère de cela, et je trouvais que Marthe ne me laissait pas assez de place : nous avons commencé de nous quereller, puis nous nous sommes donné des tapes ; mais moi je frappais plus fort parce que j'étais plus en colère ; alors Marthe s'est fâchée et m'a menacée : cela m'a arrêtée ; mais quand j'ai vu qu'elle ne le faisait pas, je me suis remise en colère et cela a recommencé ; mais ma sœur était tout à fait fâchée et elle m'a remenacée de choses terribles..., j'ai cessé, nous sommes restées quelques instants sans rien dire, puis tout à coup le regret est venu, je lui ai bien demandé pardon et nous nous sommes réconciliées en nous embrassant. C'est joli, le pardon des injures ! et le Bon Dieu a été content, je crois. »

Un autre jour, on parle de déménagement : Mademoiselle est aux anges, parce que cela va lui valoir des vacances supplémentaires : — « C'est de la paresse, mais il faut le dire puisque je le pense. »

« J'irai me confesser mardi, et de suite je deviendrai un peu plus gentille... Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! au lieu que mes défauts s'en aillent, il en pousse de nouveaux ! Maman m'a dit que j'étais avare !... Dans la journée que j'ai communié, je me sens plus joyeuse, et quand maman me fait des observations, je n'ai plus du tout envie de me fâcher et de murmurer... »

Revue de Paris, 15 juillet : M. Abel Bonnard nous invite à relire dans Firdousi une anecdote à laquelle le grand poète persan n'a pas manqué de prêter tout le sens mystique dont elle est capable, y trouvant l'image de l'attachement que l'âme doit garder pour Dieu, à travers les plaisirs du monde. Voici :

Un jour que le sultan Mahmoud le Ghaznévide traversait des montagnes avec sa cour et tout un convoi, un chameau tomba, le coffre qu'il portait se rompit, répandant les pierres précieuses dont il était plein, de sorte qu'en un instant l'étroit sentier parut couvert de fleurs éclatantes. Mahmoud dit à ses gens de garder pour eux tout ce qu'ils pourraient ramasser, et il poursuivit son chemin. Cependant il entendit un pas, qui n'avait pas cessé de rester attaché au sien. Il se retourna et vit un de ses pages : — « Eh bien ! lui dit-il, à quoi penses-tu ? Pourquoi n'as-tu pas profité de l'aubaine ? » L'enfant regarda son maître avec des yeux où la fidélité était illuminée par l'amour, et il répondit simplement : — « J'ai suivi le roi. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10 septembris 1924.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

ANÉMIE

NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE CHLOROSE
Sirop de DESCHIENS à l'Hémoglobine
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
DESCHIENS, Paris, 9, Rue Paul-Baudry. R.C. Seine 207.204.

La Constipation

La constipation habituelle empoisonne le sang et l'organisme. Un seul **Grain de Vals** laxatif dépuratif avant le repas du soir régularise les fonctions digestives et intestinales et élimine les toxines de l'organisme.

HUILE Olive pure 75 f.; de table 60 f.; bl° 55 f. les 10 l. Savon bl° 72 % 10 k. brut 33 f. franco. Cafés verts et cuits. **Œuvre Ste-Thérèse, Marseille.** Chèq. post. 59-92.

CIERGES & BOUGIES D'EGLISES

R. C. Romans 1.187

BOUGIES, CIERGES et SOUCHES en **STEARINE PURE** jusqu'au calibre 16.
Franco à partir de 50 fr. Régie en plus.
Renseignements, prix courant général sur demande
MOUTINOT & Cie. — Mon fondée en 1880. — St-RAMBERT-D'ALBON (Drôme)

PHARMACIE DE ROME

A. BAILLY, 15, rue de Rome, PARIS. R. C. Seine 1.079

Tous produits pharmaceutiques — **Bandages Bas à varices, Ceintures**

LIVRAISONS *Brochures sur demande* **EXPÉDITIONS**

ASTHME

Remède Souverain **ESPIC**
Cigarettes ou Poudre
R. C. Seine 32.677. Signat. **J. ESPIC** sur chaque cigarette

Fondée en 1830

Registre du Commerce Seine, n° 43.793

LA NATIONALE

Siège Social
2, Rue Pillet-Will
PARIS

Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat

Rentes Viagères immédiates ou différées

aux taux avantageux des nouveaux tarifs

L'augmentation du revenu par la Rente Viagère est pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite le remède le plus efficace à la cherté de la vie.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

En attendant la *VIE COMMUNE*

Les Curés Solitaires. Solution par la spiritualité solitaire du problème de l'isolement (très recommandé par l'*Ami*, par *Gregorianum*, par la *Vie Spirituelle*, etc.) f°° : 2 fr. 20

Les Vœux isolément (vient de paraître). Contribution au problème des vœux dans le clergé séculier, franco : 2 fr. 20
Chez l'Auteur : **Abbé Gellé**, Dr en Th°, à **Brette** (Sarthe).
Chèques postaux : RENNES 35.57
Du même auteur (même adresse) : *La Grâce à dix ans* (8,25). — *L'Essentiel au Catéchisme* (5,25). — *Les Prières Dorées* (3,30). — *Programme aux Catéchistes* (3,30). — *Mystères de la Sainte Trinité* (3,30), *de la Mort* (3,30), *de la Liturgie* (2,75), *de la Communion* (2,75).

Sans équivalent de prix et de qualité : TOILE de VIMOUTIERS pur LIN
" Le NORMAND " drap d'un usage indéfini, surjet main 220×325 : **85** fr. — **Torchons encadrés** 60×85, la douz. **64** fr. livraison *franco* gare, retour en cas de non convenance. **RUAULT**, toilier, Magny-en-Vexin (S.-et-O.)

FONDERIE SPÉCIALE DE CLOCHES
Les Fils de G. PACCARD
à Annecy-le-Vieux (Hte-Savoie)
Fondeurs de "La Savoyarde"
du bourdon de la victoire « La Jeanne d'Arc »
pour la cathédrale de Rouen
Sonnerie brevetée, à battant rétrolancé, *supprimant toute peine pour le sonneur et annulant tout ébranlement aux beffrois.* R. C. Annecy 142

GRANDE PHARMACIE du BON MARCHÉ

FOURNISSEUR de la Société des MISSIONS ETRANGÈRES
17, rue Chomel, PARIS. *Remise aux Membres du Clergé.*

ARTHRITIQUES
VICHY CÉLESTINS
Élimine l'Acide Urique
R. C. Paris 80051.

CHEMISES, GILETS, CALEÇONS "TETRA"

Tissus spongieux remplaçant avantageusement la flanelle.

EXIGEZ cette MARQUE

GROS : Société Française des Tissus TÉTRA
12, Rue de Hanovre, PARIS-2e
R. C. Seine 101.853

LA LIBRAIRIE **René GIARD** 2, Rue Royale LILLE
ACHÈTE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie, patrologie, littérature etc. Fins d'éditions.
Catalogue périodique gratuit

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE

Rose et Blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé
livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 146

VITRAUX D'ART **Charles CHAMPIGNEULLE,**
96, rue Notre-Dame des Champs,
à PARIS R. C. Seine 87.225
Maison fondée à Metz en 1832
Représentant, maquettes et devis sur demande

L'Office général de Commission

JUST POISSON, 37, rue de Lille, PARIS, 7e
FOURNIT AUX CONDITIONS LES PLUS AVANTAGEUSES :
Tous les **Ouvrages** français et étrangers ;
Abonnements aux Journaux et Revues franç. et étrang. ;
Exécution des **Reliures** de luxe et courantes ;
Bibliothèques paroissiales et scolaires. **Livres de prix** ;
Tous articles concernant **le Clergé et le Culte.** Objets de piété, bronzes et ornements d'Eglise, statues, médailles, imagerie, musique. (R. C. Seine 55.713)
Circulaire franco. Renseignements sur demande accompagnés d'un timbre pour la réponse

La P. H. polycop. garanti, tire en couleurs toute écriture, dessins, musique, etc., tous formats, nouv. prix dep. 34 fr. **Curé Teloché** (Sarthe). R. C. Le Mans 339.